

CONCOURS AGREGATION EXTERNE ESPAGNOL

2022-2023

Question d'histoire et civilisation : Amérique latine contemporaine

**Moderniser la nation : « race » et citoyenneté dans les Andes.
(Bolivie-Équateur-Pérou, 1880-1925)**

ANTHOLOGIE
de textes et documents

Françoise MARTINEZ
Lissell QUIROZ
Emmanuelle SINARDET

Présentation du sujet, de ses enjeux et de l'anthologie

Moderniser la nation : « race » et citoyenneté dans les Andes. (Bolivie-Équateur-Pérou, 1880-1925)

L'histoire de l'Amérique latine de la fin du XIX^e siècle est marquée par l'arrivée au pouvoir de nouveaux partis politiques dits « libéraux », suite à des guerres civiles qui, dans les années 1890, les opposent à des partis dits « conservateurs », et dont ils sortent généralement vainqueurs. Leur objectif commun : moderniser la nation. En Amérique latine, en général, et dans les Andes en particulier, ces processus de modernisation sont pensés par des élites politiques qui prennent pour modèles les nations dites « développées ». Les États-nations doivent être consolidés, l'industrialisation engagée et les esprits préparés, pour pouvoir intégrer le concert des nations considérées comme civilisées. Ces processus de modernisation passent par des réformes économiques, sociales et politiques, mais ils doivent commencer par éliminer les obstacles au progrès. Or, en Bolivie, en Équateur et au Pérou, la composante indigène de la population, bien plus importante que dans les nations voisines, est considérée comme un facteur néfaste au progrès. Penseurs et hommes politiques se saisissent alors de la question raciale pour définir leur projet de société.

La question invite à s'interroger sur la place que prennent, dans la construction et les choix politiques de ces trois États-nations (Bolivie-Équateur-Pérou) en quête de modernisation, les courants idéologiques en vogue (positivisme, darwinisme social, évolutionnisme, hygiénisme, eugénisme) et leur récupération par les nouvelles élites politiques au pouvoir. Car si la modernité est l'objectif à atteindre, le retard est tout à la fois un diagnostic posé et un stigmate dont il faut se défaire. Dans ce passage du XIX^e au XX^e siècle, la supposée inaptitude ethnique à la civilisation de certains groupes humains est pointée du doigt comme l'un des principaux facteurs de retard, un véritable obstacle sur la voie du progrès et de la modernisation nationale. La réflexion sur la race et sur la citoyenneté guide les décisions politiques.

La question pose ainsi le problème des élans de modernisation économique et sociale des pays considérés, mais aussi de la place des populations dans ce processus, la façon dont elles sont perçues et agies, et la façon aussi dont elles agissent. Quelle citoyenneté est pensée, en particulier, pour des « Indiens » restés jusque-là en marge de tous les processus de décision et de toute participation aux projets de société ? Comment la question du métissage est-elle repensée, dans un but intégrationniste ou pas ? Quelle place peuvent occuper les traditionnels exclus des constructions nationales (autochtones, femmes, populations afro-descendantes) dans ces nouveaux élans modernisateurs ?

La période analysée ici part du lendemain de la guerre du Pacifique, pour comprendre comment se reconstruisent, à l'issue d'un conflit qui semble consacrer la supériorité chilienne, la Bolivie et le Pérou, et dans quel esprit ils prétendent engager leur élan de modernisation. Elle englobe les deux guerres civiles qui ont eu lieu en Équateur (1895) et en Bolivie (1898) et les deux décennies de pouvoir politique libéral qui ont suivi. Elle

va jusqu'à l'année 1925, qui marque la fin de l'hégémonie du parti Libéral équatorien au pouvoir, et signe, au Pérou puis en Bolivie, les dernières commémorations continentales du premier centenaire de l'indépendance.

Les axes de réflexion seront, pour la période et les trois États-nations considérés :

- une histoire politique et idéologique : pour comprendre ces libéralismes politiques au pouvoir, traversés par le fédéralisme, les courants anticléricaux, l'influence plus ou moins forte des courants positivistes, darwinistes, évolutionnistes et hygiénistes.
- une histoire intellectuelle et des mentalités : celle des appartenances et des catégorisations raciales, des représentations et classement des groupes ethniques, de la présence de courants racialisés et eugénistes, de revendications et de résistances aussi.
- une histoire socio-économique : pour comprendre la modernisation des infrastructures, de l'intégration au marché international, les formations et les rôles de nouvelles oligarchies, la mise en place de nouveaux dispositifs biopolitiques.
- une histoire socio-religieuse et socio-éducative : comment se sont articulées les dynamiques de sécularisation et modernisation des sociétés ? Quelles ont été les politiques éducatives menées, avec quels liens entre race et citoyenneté ? Quelles modalités ont adopté les politiques hygiénistes et de santé publique ?

Bibliographie indicative :

Pour faciliter l'accès aux documents, nous avons indiqué : « En ligne » avec le lien, quand nous avons trouvé les ouvrages sur des sites gratuits et officiels (bibliothèques, ministères...); « En ligne par BU » quand ils sont accessibles sur des plateformes en ligne payantes qui sont généralement accessibles en passant par les Bibliothèques universitaires des universités mais variables selon les abonnements de ces dernières ; et « En ligne » quand il est trouvable sur des sites de laboratoires, pages d'auteurs, etc. que nous avons pu consulter au moment de faire la bibliographie mais sans pouvoir en garantir la pérennité.

Acosta A Alberto, *Breve Historia económica del Ecuador*, Quito, Corporación Editora Nacional, 2006, chap. 2. En ligne : <https://biblio.flacsoandes.edu.ec/libros/111157-opachhttps://biblio.flacsoandes.edu.ec/libros/111157-opac>

Ayala Mora Enrique, *Historia de la Revolución Liberal ecuatoriana*, Quito, Taller de Estudios Históricos-Corporación Editora Nacional, 2002.

Berlivet Luc, « "Chassez Le Naturel..." Les Sciences Sociales aux prises avec le déterminisme biologique », *Annales. Histoire, Sciences Sociales* 73, n° 2 (2018), p. 443-73. En ligne par BU.

Bonilla Marcelo, Martinez Françoise, Sinardet Emmanuelle (coord.), dossier « Transformar o reflejar las realidades andinas », *Bulletin de l'Institut Français d'Études Andines*, tome 28(3) 1999.

En ligne : <https://www.redalyc.org/toc.oa?id=126&numero=136>

Bonfil Batalla Guillermo, « El concepto de indio en América: una categoría de la situación colonial », *Anales de antropología*, UNAM, vol. 9, 1972, p. 105-124. En ligne.

Cajías Dora, Cajías Magdalena et Iris Villegas, *Visiones de fin de siglo. Bolivia y América Latina en el siglo XX*, La Paz, Coordinadora de Historia-IFEA, 2001 (en particulier voir Larson, Lorini, Choque, Irurozqui, Peralta, Quintana, Martinez). En ligne : <https://books.openedition.org/ifea/7221>

Clark Kim, « Política e inclusión en la primera mitad del siglo XX en la sierra ecuatoriana », in : Aljovin Cristóbal et Nils Jacobsen (ed.), *Cultura política en los Andes*. En ligne par BU : <https://books.openedition.org/ifea/5823>

Choque Roberto *et al.*, *Educación indígena: ¿ciudadanía o colonización?*, La Paz, ed. Aruwiwiri, 1992.

Coordinadora de Historia, *Bolivia, su historia*, tomo IV (Los primeros cien años de la República 1825-1925), La Paz, Coordinadora de Historia - La razón, http://historiabolivia.org.bo/img_usr/Tomo-IV.pdf

Condarco Morales Ramiro, *Zárate el temible Willka. Historia de la rebelión indígena de 1899*, La Paz, Talleres Gráficos, 1965.

Contreras Carlos, Cueto Marcos, *Historia del Perú contemporáneo*, Lima, IEP, 2020 (6e ed.).

Deler Jean-Paul, *Ecuador: del espacio al Estado nacional*, Quito, Banco Central del Ecuador, (1987) 2007.

Demélas Marie Danielle, *Nationalisme sans nation ? La Bolivie aux XIXe-XXe siècles*, Paris, CNRS, 1980.

Demélas Marie Danielle, *L'invention politique : Bolivie, Équateur, Pérou au XIXe siècle*, Paris, ed. Recherche sur les civilisations, 1992. Version en espagnol en ligne par BU : <https://books.openedition.org/ifea/4141>

Dunkerley James, *Orígenes del poder militar. Bolivia 1879-1935*, La Paz, Plural, 2006 [1987].

Fell Ève-Marie, « L'éducation indigène, enjeu pour les Églises au Pérou », in : *École et Église en Espagne et en Amérique Latine*, Tours, CIREMIA-Université de Tours, 1988, p. 445-454.

Fell Ève-Marie, « La formación de las escuelas normales de maestros en los países andinos: Perú y Ecuador », *Revista de Ciencias de la Educación*, n° 155, julio-septiembre 1993.

Fisbach Erich, *La Bolivie ou l'histoire chaotique d'un pays en quête de son histoire*, Paris, ed. du Temps, 2001. En ligne.

Flores Galindo Alberto, *Buscando un inca. Identidad y utopía en los Andes*, Lima, Instituto de Apoyo Agrario, 1987.

García Jordán Pilar, *Cruz y arado, fusiles y discursos. La construcción de los Orientes en el Perú y Bolivia, 1820-1940*, Lima, IFEA-IEP, 2001. En ligne par BU : <https://books.openedition.org/ifea/3791>

Glave Luis Miguel, « Agricultura y capitalismo en la sierra sur de Perú (fines de siglo XIX

y comienzos del XX », in : J. P. Deler et Y. Saint-Geours, *Estados y naciones en los Andes*, IEP-IFEA, 1986, p. 213-243. En ligne par BU : <https://books.openedition.org/ifea/1711>

Guerrero Andrés, « Una imagen ventrílocua: el discurso liberal de la desgraciada raza indígena a fines del siglo XIX », in : Blanca Muratorio (ed.), *Imágenes e Imagineros. Representaciones de los indígenas ecuatorianos, Siglos XIX y XX*. Quito, FLACSO, 1994, p. 197-252. En ligne : <https://biblio.flacsoandes.edu.ec/libros/10905-opac>

Guerrero Andrés, « Ciudadanía, frontera étnica y compulsión binaria », *Íconos* n° 4. Quito, FLACSO, 1998, p. 47-58.

En ligne : <https://revistas.flacsoandes.edu.ec/iconos/article/view/571>

Guillaumin Colette, *Sexe, race et pratique du pouvoir. L'idée de nature*, Paris, ed. iXe, 2016 [1992].

Gotkowitz Laura, *A revolution for our rights: indigenous struggles for land and justice in Bolivia, 1880-1952*, Duke University Press, 2007 [Version en espagnol : *La revolución antes de la Revolución: luchas indígenas por tierra y justicia en Bolivia, 1880-1952*, La Paz, Plural, 2011].

Guiteras Mombiola Ana, *De los llanos de Mojos a las cachuelas de Beni. Conflictos locales, recursos naturales y participación indígena en la Amazonía boliviana*, Cochabamba, ABN, 2012.

Hammett Brian R., cap. IV « La Regeneración. 1875-1900 », in : *Historia de Iberoamérica III*, Cátedra, 1992.

Irurozqui Marta, *La armonía de las desigualdades. Élités y conflictos de poder en Bolivia 1880- 1920*, Madrid-Cusco, CSIC-CBC, 1994.

Irurozqui Marta (ed.), *La mirada esquiva. Reflexiones históricas sobre la interacción del Estado y la ciudadanía en los Andes (Bolivia, Ecuador y Perú), siglo XIX*, Madrid, CSIC, 2005.

Kingman Eduardo, *La Ciudad y los Otros, Quito 1860-1940. Higienismo, ornato y policía*, Quito, FLACSO, 2006, <https://biblio.flacsoandes.edu.ec/libros/digital/46320.pdf>

Klein Herbert S., *Historia de Bolivia*, La Paz, ed. Juventud, 1994 (5ta ed.).

Larson Brooke, *Trials of nation making: liberalism, race and ethnicity in the Andes, 1810-1910*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004.

Mc Evoy Carmen, *Forjando la nación. Ensayos de historia republicana*, Lima, PUCP-IRA, 1999.

Malamud Carlos (dir.), *Partidos políticos y elecciones en América Latina y la península ibérica (1830-1930)*, vol. II, Instituto Universitario Ortega y Gasset, 1995.

Manent Pierre, *Les libéraux*, Paris, Hachette, 1986.

Manigat Leslie, *L'Amérique latine au XX^e siècle. 1889-1929*, Paris, Seuil, 1991.

Martinez Françoise, *Régénérer la race. Politique éducative en Bolivie. 1898-1920*, Paris, IHEAL, 2010. En ligne : <https://books.openedition.org/iheal/356>

Martinez Françoise, *Fêter la nation. Mexique et Bolivie pendant leur premier siècle de vie indépendante (1810-1925)*, Paris, Presses Universitaires de Nanterre, 2017 (en particulier chap 3 et 4). En ligne.

Maiguashca Juan, « La incorporación del cacao ecuatoriano al mercado mundial entre 1840 y 1925, según los informes consulares », *Procesos: Revista Ecuatoriana de Historia*, n° 35, 2012, p. 67-98.

En ligne : <http://repositorio.uasb.edu.ec/handle/10644/3152>

Medina Alexis, « L'Église catholique face à la construction du chemin de fer transandin en Équateur : de la polémique au consensus, 1897-1908 », *HISAL - HISTOIRE(S) de l'Amérique latine*, 2010, n° 5.

En ligne : <https://www.hisal.org/index.php/revue/article/view/Medina2010-5-3>

Méndez Cecilia, *Incas sí, indios no. Apuntes para el nacionalismo criollo en el Perú*, Documento de Trabajo n° 56, IEP, 2000.

En ligne : <http://repositorio.iep.org.pe/handle/IEP/865>

Muratorio Blanca, « Nación, identidad y etnicidad : imágenes de los indios ecuatorianos y sus imagineros a fines del siglo XIX », in : Blanca Muratorio, ed., *Imágenes e Imagineros. Representaciones de los indígenas ecuatorianos, Siglos XIX y XX*. Quito, FLACSO, p. 109-195. En ligne : <https://biblio.flacsoandes.edu.ec/libros/10905-opac>

Parrenin Georges, Lavaud Jean-Pierre, *Pour une approche de l'indigénisme en Bolivie, 1900-1932*, Paris, ERSIPAL, Document de Travail n° 14, 1980.

Pease G. Y. Franklin, *Perú Hombre e Historia. La República*, III, Edubanco 1993. En ligne : https://fundacionbbva.pe/wp-content/uploads/2016/04/libro_000057.pdf

Quijano Aníbal, « ¡Qué tal raza! », in : *Ecuador Debate. Etnicidades e identificaciones*, Quito : CAAP, n° 48, déc. 1999, p. 141-152. En ligne.

Quijano Aníbal, « Colonialidad del poder, eurocentrismo y América Latina », in : *Cuestiones y horizontes : de la dependencia histórico-estructural a la colonialidad/descolonialidad del poder*, Buenos Aires, CLACSO, 2014, p. 777-832. En ligne.

Quiroz Lissell, « Construire l'État, civiliser l'Indien dans l'Oriente péruvien (1845-1932) », *Les Langues Néo-Latines*, n° 379, déc. 2016, p. 37-50.

Quiroz Lissell, Ortemberg Pablo (dir.), « Construire l'État, moderniser le pays : Pérou (1821-1930) », *Caravelle. Cahiers du monde hispanique et luso-brésilien*, n° 106, Toulouse, Presses universitaires du Midi, 2016. En ligne.

Rivera Cusicanqui Silvia, *Oprimidos pero no vencidos. Luchas del campesinado aymara y qhechwa 1900-1980*, La Paz, La Mirada Salvaje, 2010 [1984], en particulier p. 81-108. En ligne : <http://www.ceapedi.com.ar/imagenes/biblioteca/libreria/294.pdf>

Rosanvallon Pierre, *Le libéralisme économique : histoire de l'idée de marché*, Paris, Seuil, 1989.

Saint-Geours Yves, « Quelques aspects de la vie économique d'Équateur de 1830 à 1930 », *Bulletin de l'IFEA*, n° 3-4, 1980, p. 69-84.

En ligne : <http://www.ifea.org.pe/libreria/bulletin/1980/pdf/69.pdf>

Salmón Josefa, *El espejo indígena. El discurso indigenista en Bolivia 1900-1956*, La Paz, Plural- UMSA, 1997.

Sinardet Emmanuelle, *Construire l'homme nouveau en Equateur. 1895-1925. Le projet libéral au prisme des manuels scolaires d'instruction morale et civique*, Paris, Presses Universitaires de Paris Ouest, 2015.

Sinardet Emmanuelle, « Les femmes dans le projet libéral de modernisation de l'Équateur (1895-1925) : rôles et représentations », *CLIO*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, n° 32, 2011, p. 253-269.

En ligne : <https://journals.openedition.org/cliio/9925>

Stefanoni Pablo, *Los inconformistas del Centenario. Intelectuales, socialismo y nación en una Bolivia en crisis (1925-1939)*, cap. 1 : "El centenario como realidad y como illusion", La Paz, Plural, 2015.

Stepan Nancy, *The hour of eugenics: race, gender and nation en Latin America*, Ithaca, Cornell University Press, 1991.

Wade Peter, *Raza y etnicidad en Latinoamérica*, Quito, Abya-Yala, 2000. En ligne : https://digitalrepository.unm.edu/cgi/viewcontent.cgi?article=1311&context=abya_yala

Cette anthologie de documents de la période étudiée vise à faire connaître quelques sources et ouvrages d'intellectuels ayant marqué les élites politiques du début du XXe siècle. Ces documents purent transformer leurs représentations, influencer leurs actions politiques ou simplement refléter des schèmes interprétatifs et les débats à l'œuvre dans les trois pays andins. Pour chaque pays, nous avons choisi 7 à 8 documents, à raison d'un ou deux extraits par ouvrage retenu.

Bonne lecture !

SOMMAIRE

BOLIVIE

- Doc 1 : *Censo General de la población de la República de Bolivia*, 1900.
- Doc 2 : Alcides Arguedas, *Pueblo enfermo*, 1909 (Extrait 1).
- Doc 3 : Alcides Arguedas, *Pueblo enfermo*, 1909 (Extrait 2).
- Doc 4 : Franz Tamayo, *Creación de la Pedagogía nacional*, 1910 (Extrait 1).
- Doc 5 : Franz Tamayo, *Creación de la Pedagogía nacional*, 1910 (Extrait 2).
- Doc 6 : Felipe Segundo Guzmán, *El problema pedagógico en Bolivia*, 1910 (Extrait 1).
- Doc 7 : Felipe Segundo Guzmán, *El problema pedagógico en Bolivia*, 1910 (Extrait 2).
- Doc 8 : *Bolivia en el primer Centenario de su independencia*, 1925.

ÉQUATEUR

- Doc 9 : Abelardo Moncayo, *El concertaje de indios*, 1895 (Extrait 1).
- Doc 10 : Abelardo Moncayo, *El concertaje de indios*, 1895 (Extrait 2).
- Doc 11 : Daniel E. Proaño, *Discursos de Daniel E. Proaño en la inauguración de las Escuelas Normales de Maestros de enseñanza primaria y la nocturna de adultos*, 1901 (Extrait 1).
- Doc 12 : Daniel E. Proaño, *Discursos de Daniel E. Proaño en la inauguración de las Escuelas Normales de Maestros de enseñanza primaria y la nocturna de adultos*, 1901 (Extrait 1).
- Doc 13 : N. Martínez, *La condición actual de la raza indígena en la provincia de Tungurahua*, 1916 (Extrait 1).
- Doc 14 : N. Martínez, *La condición actual de la raza indígena en la provincia de Tungurahua*, 1916 (Extrait 2).
- Doc 15 : Pío Jaramillo Alvarado, *El Indio ecuatoriano. Contribución al estudio de la sociología indoamericana*, 1922 (Extrait 1).
- Doc 16 : Pío Jaramillo Alvarado, *El Indio ecuatoriano. Contribución al estudio de la sociología indoamericana*, 1922 (Extrait 2).

PÉROU

- Doc 17 : Mariano Felipe Paz Soldán, *Examen de las penitenciarías de los Estados Unidos*, 1853.
- Doc 18 : Enrique León García, *Las razas en Lima. Estudio demográfico*, 1870.
- Doc 19 : Clemente Palma, *El porvenir de las razas en el Perú*, 1897 (Extrait 1).
- Doc 20 : Clemente Palma, *El porvenir de las razas en el Perú*, 1897 (Extrait 2).
- Doc 21 : Manuel González Prada, « Nuestros indios », 1924 [1908] (Extrait 1).
- Doc 22 : Manuel González Prada, « Nuestros indios », *Horas de lucha*, 1924 [1908] (Extrait 2).
- Doc 23 : José Carlos Mariátegui, *Siete ensayos de interpretación de la realidad peruana*, 1928.

Doc 1 : Censo General de la población de la República de Bolivia, 1900

RAZA INDÍGENA

La naturaleza de este trabajo, destinado exclusivamente a examinar sin mayores comentarios los resultados numéricos del censo de la población, no nos permite abordar al estudio sobre el origen probable de la raza americana.

Lo único que aquí cabe es señalar y determinar la *distribución geográfica* de las distintas tribus y familias que constituyeron la población indígena boliviana, en los momentos del empadronamiento.

Sea que el hombre americano proceda de la raza mongólica, hipótesis apoyada en la analogía de los monumentos y aún costumbres asiáticas y americanas; sea que proceda de la Atlántida, continente desaparecido en el seno del océano atlántico; o bien se le considere autóctono; hipótesis que no han sido todavía resueltas satisfactoriamente; el hecho es que el suelo boliviano ha sido el teatro por donde han pasado diversos pueblos cuyas huellas encuentra el arqueólogo en las ruinas de distinto género que están esparcidas en su territorio; de estos pueblos los más han influido en su progreso, y de ellos se ocupa preferentemente la historia, permaneciendo los otros en una eterna infancia, sumidos en el marasmo del estacionamiento, sin rendir ningún tributo a la civilización, pero contribuyendo todos a imprimir carácter peculiar a la nacionalidad que se ha formado dentro de los límites que actualmente constituyen la República de Bolivia.

La población indígena boliviana, se halla diseminada en la vasta extensión territorial de la República, en todos los Departamentos, siendo ella la que compone el elemento rural de la mayoría de las poblaciones.

[se detalla su distribución geográfica por pueblos (andino, pampeano, guaránico), por ramas (nor-andina, chiquitana...) y por naciones (79)]

Sobre un total general de 920 000 indígenas que pueblan el territorio boliviano, 829 000 se hallan sometidos al dominio de las leyes de la República, permaneciendo el resto (91 000 o sea el 9%) en pleno estado de barbarie.

Es preciso advertir que hace mucho tiempo se opera en Bolivia un fenómeno digno de llamar la atención: el desaparecimiento lento y gradual de la raza indígena

En efecto desde el año 1878 esta raza está herida de muerte. En ese año, la sequía, el hambre, trajeron tras sí la peste, que hizo estragos en la raza indígena. Por otra parte, el alcoholismo, al que son tan inclinados los indios, diezma sus filas de una manera notable; y tanto, que el número de los nacimientos no cubre la mortalidad.

Según la estadística de Dalence, reputada en Bolivia como la más verídica, como que fue formada por datos oficiales cuidadosamente recogidos, el año 1846, existían en la República 701 558 indígenas, sobre una población total de 1 373 896 habitantes, o lo que es lo mismo, en cada mil habitantes se contaban 510 indígenas.

En la actualidad, la proporción de la raza indígena, incluyendo los salvajes, es la misma que ahora 54 años, con la circunstancia de que las razas blanca y mestiza han aumentado considerablemente.

De manera que en breve tiempo, ateniéndonos a las leyes progresivas de la estadística, tendremos a la raza indígena, si no borrada por completo del escenario de la vida, al menos reducida a una mínima expresión.

Si esto puede ser un bien, se apreciará por el lector, considerando que si ha habido una causa retardataria en nuestra civilización, se la debe a la raza indígena, esencialmente refractaria a toda innovación y a todo progreso, puesto que ha rehusado y rehusa tenazmente aceptar otras costumbres, que no sean transmitidas por tradición desde sus remotos ascendientes.

Oficina Nacional de Inmigración, Estadística y Propaganda geográfica, *Censo General de la población de la República de Bolivia (según empadronamiento de 1o de septiembre de 1900)*, t. II: Resultados definitivos, La Paz: Tall. José M Gamarra, 1904, p. 25-29.

https://bolivia.unfpa.org/sites/default/files/pub-pdf/Censo_Poblacion_1900_T2.pdf

Doc 2 : Alcides Arguedas,
Pueblo enfermo, 1909 (Extrait 1)

En la región llamada *Inter-andina*, vegeta, desde tiempo inmemorial, el indio aymara, salvaje y huraño como bestia de bosque, entregado a sus ritos gentiles y al cultivo de ese suelo estéril en que, a no dudarlo, concluirá pronto su raza.

La pampa y el indio no forman sino una sola entidad. No se comprende la pampa sin el indio, así como éste sentiría nostalgia en otra región que no fuera la pampa.

En esta región —ya se ha dicho— nada convida a las expansiones ni a la alegría. El alma se encierra en ella misma, busca en sus propios elementos refugio a sus afanes y aspiraciones. El maridaje entre el azul intenso del cielo y el gris barroso del suelo no incita al ensueño ni a la poesía. Se busca necesariamente el hogar, la comunión con la gente, se ansia el timbre de voz humana. El cielo, puro y limpio en los meses de invierno, cuando la aridez y desolación de la llanura son tremendas, se cubre de nubes bajas e informes en primavera, estación en que la llanura muestra, en partes, la simpática nota del verde; hay intercambio estacional sombrío, perverso, y dijérase haberse creado de intento esa región para que perpetuamente ofreciese visión desoladora. Allí lo único bello es el cielo; pero no a la claridad solar, sino de noche, cuando en el suelo, de lejos parpadea el fuego de los hogares indígenas y en el firmamento saltan a lucir los astros. Adquieran un brillo extraordinario y se presentan, en tal número, que los ojos, ávidos de contemplarlos, siéntense poseídos de vértigo. Al decir de Mr. Dereims, sólo el cielo del África, intenso, luminoso, puro, es comparable al de esa región. Tiene de día un azul que choca y hiere; de noche, una oscuridad profunda y *aterciopelada*, y saltan en él claras, vibrantes, intensamente fúlgidas, las estrellas.

Siéntese el hombre en esa región abandonado por todas las potencias, solo en medio de un clima y un suelo inclementes; y este sentimiento, en todas partes generador de hábitos de sociabilidad y economía, allí, no sé por qué causas, separa y desune a los hombres, acaso porque en la dura labor del terreno hay que emplear gran perseverancia e inmensa energía para sacar mezquino fruto, fruto que se hace necesario economizar, consumir parcamente, si se quieren evitar las torturas del hambre canina, frecuentes desde tiempo inmemorial.

El aspecto físico de la llanura, el género de ocupaciones, la monotonía de éstas, ha moldeado el espíritu de manera extraña. Nótese en el hombre del *altiplano* la dureza de carácter, la aridez de sentimientos, la absoluta ausencia de afecciones estéticas. El ánimo no tiene fuerza para nada, sino para fijarse en la persistencia del dolor. Llégase a una concepción siniestramente pesimista de la vida. No existe sino el dolor y la lucha. Todo lo que nace del hombre es pura ficción. La condición natural de éste es ser malo y también de la naturaleza. Dios es inclemente y vengativo; se complace en enviar toda suerte de calamidades y desgracias...

Tal es la ética que se desprende en una región así y entre hombres que han perdido lo mejor de sus cualidades; por eso la constante preocupación en éstos es aplacar, con prácticas curiosas, el enojo de Dios, ofreciéndole sacrificios, haciendo de manera que se muestre más clemente, más generoso...

Antes, cuando las grandes conquistas de los incas no se habían extendido todavía a esas zonas altas e inmisericordes, los naturales no adoraban —al decir del inca Garcilaso de la Vega— ningún dios, y vivían como bestias, guarecidos en cuevas, sin orden ni policía. Se mataban entre ellos sin motivo y su vida era de batalla perpetua, bien entre si o con las tribus vecinas. Fueron los incas quienes les inculcaron nociones de divinidad y

llegaron a aceptar fácilmente toda suerte de creencias, pues la rudeza de su vida, sus labores penosas, las injusticias que se veían obligados a soportar muchas veces predisponían su ánimo a aceptar un ser o potencia reguladora que distribuyese premios o castigos. Y cayeron en el fetichismo absoluto, pues llegaron a adorar toda clase de seres vivos o imaginarios, pero siempre sosteniendo la idea primordial de que la muerte era una especie de transición a otro estado más perfecto en que el hombre gozaría de toda clase de bienes; y de esta creencia ese su sistema de embalsamamiento, algo análogo al de los egipcios, y el afán de proveer al difunto de toda suerte de utensilios y cosas necesarias de regular uso.

De esta concepción procede también esa ausencia completa de aspiraciones, la limitación horrida de su campo espiritual. Nada se desea, a nada se aspira. Cuando más anhélase la satisfacción plena de las necesidades orgánicas, y entre éstas, la principal, antes que el amor, el vino. El alcohol es lujo en esos hombres. Quien tiene, bebe; esto es lógico. Y, al fin hombres, la vanidad posesiva es particularidad suya también.

Las pasiones no alcanzan su intensidad máxima. Se ama, se aborrece, se desea, pero con moderación. Jamás se llega a la exaltación pasional. El lenguaje afectivo es parco, pobre y frío; la mujer seduce, pero no hasta el extremo de conducir al sacrificio.

Consiguientemente, el arte no nace viable, ni menos seduce por su exterioridad armónica. La llanura de la sensación del infinito, de lo enorme, de lo inconmensurable. La línea recta predomina, y pues no hay visión esplendente y reconfortante de paisajes variados y comunicativos, y además la atención toda está embargada por el grave problema de la nutrición, el espíritu permanece impassible, acaso frío, y jamás vibra ni se exalta hasta crear la armonía de la curva o la frondosidad sonora de la frase. Es un arte rudimentario, tosco, en que las proporciones desaparecen y se impone la línea recta y rígida: así Tiahuanacu.

La música, igualmente, sólo se sostiene en el tono menor y es monótona, gimiente, melopeica: un sollozo interminable. La conformación física de esta región solemne y desolada ha impreso, repito, rasgos duros en el carácter y constitución del indio.

Arguedas Alcides, *Pueblo enfermo. Contribución a la psicología de los pueblos*, Barcelona: Hispano-Americanos, 1909, pp.36-39.

<https://fhcevirtual.umsa.bo/btecavirtual/?q=node/505>

**Doc 3 : Alcides Arguedas,
Pueblo enfermo, 1909 (Extrait 2)**

Dichas veleidades atmosféricas no las toma el indio como fenómeno natural emanado de leyes físicas, sino como resoluciones divinas a las que no es posible oponer resistencia alguna, y menos, por consiguiente, remedio.

Es supersticioso y crédulo; lo que sus *yatiris* predicen ha de suceder fatal e irremediamente. No sabe determinar de manera lógica su respeto y sumisión a los hombres superiores o a las divinidades. Su concepción del Dios cristiano es en absoluto fetichista y no deja de adorar ciertas fuerzas inconscientes que juzga todopoderosas, sin escapar a una especie de fatalismo desconsolador, el cual emana, más que de la esencia de sus primitivas creencias, de ese “Dios lo quiere” de sacerdotes poco escrupulosos y diestros en domeñar la raza y conseguir así beneficios personales. Se puede asegurar, por punto general, que el indio no tiene creencias determinadas. Venera un retazo de carne podrida dejada por un *yatiri* a la vera de un camino, e igual fervor siente por la bestia que juzga propicia a sus destinos e intereses. Los objetos o seres que despiertan su superstición varían según las regiones, e ignoro si conforme éstas se hallan más o menos alejadas de los centros adelantados. La gaviota, por ejemplo, en las regiones de Araca —pequeño cantón distante unos 150 kilómetros de La Paz—, es ave sagrada y nadie atentará contra su vida, so pena de provocar malas cosechas. Tan grande es el respeto por estos animales que han llegado a formar plaga por su abundancia. Son dóciles, confiados del hombre. En tiempos de labranza siguen tras el surco abierto por el arado en busca de gusanillos, como si estuvieran domesticados, y hasta se aventuran a posarse sobre las astas de los toros, y los indios labradores los apartan respetuosamente con el pie para evitar hacerles daño. En el lago Titicaca, distante algunas horas de camino de la misma ciudad, los moradores de la costa no creen lo mismo de dicha ave y la persiguen, tenaces y crueles, sin provecho alguno, porque cuando el indio siente antipatía por un animal que juzga dañoso a los sembrados o a la salud de su alma, es vengativo con él...

Sojuzgado, pues, el indio por diferentes creencias contradictorias, enteramente sometido al influjo material y moral de sus *yatiris*, de los curas, patrones y funcionarios públicos, su alma es depósito de rencores acumulados de muy atrás, desde cuando encerrada la flor de la raza, contra su voluntad, en el fondo de las minas, se agotará rápidamente, sin promover clemencia en nadie. Y ese odio ha venido acumulándose conforme perdía la raza sus caracteres y rasgos predominantes y aumentaba en el dominador la confianza en sus facultades dominatrices. Hoy día, ignorante, maltratado, miserable, es objeto de la explotación general y de la general antipatía. Cuando dicha explotación, en su forma agresiva y brutal, llega al colmo y los sufrimientos se extreman hasta el punto de que padecer más sale de las lindes de la humana abnegación, entonces el indio se levanta, olvida su manifiesta inferioridad, pierde el instinto de conservación y, oyendo a su alma repleta de odios, desfoga sus pasiones y roba, mata, asesina con saña atroz. Autoridad, patrón, poder, cura, nada existe para él. La idea de la represalia y del castigo apenas si le atemoriza y obra igual que el tigre de feria escapado de la jaula. Después, cuando ha experimentado ampliamente la voluptuosidad de la venganza, que vengan soldados, curas y jueces y que también maten y roben... ¡no importa!

Y efectivamente, van.

Van soldados bien municionados; fusilan a cuantos pueden; roban, violan, siembran pavor y espanto por donde pasan. A los escapados en la matanza los cogen y, cargándolos de cadenas y barras, conducenlos a la capital frente a abogados y jueces bien leídos cuya ocupación consiste en desplegar todo el fastuoso aparato de sus códigos, los encierran en oscuros calabozos para sacarlos de vez en cuando bajo la vigilancia armada de soldados, instruídos de tirar al bulto en cuanto noten en ellos conato de liberación, y los hacen trabajar diez horas al día, dándoles

alimentación suficiente para sostener en punto sus cuerpos enflaquecidos por tantas privaciones...

Esto ha sucedido hace poco, con ocasión de la última guerra civil que conmovió tan de raíz la vida nacional.

Provocada en La Paz la revuelta dicha federal, buscaron los insurgentes federalistas apoyo indirecto en la clase indígena, la cual, inconsciente y sin comprender de lo que se trataba, prometió prestar servicios en lo que pudiera y fuera de su alcance. Fiel a su promesa, apenas llegadas las tropas constitucionales a las inmediaciones de la ciudad insurreccionada, comenzaron a exigir elementos comestibles a los indios, quienes, más avisados, habían ocultado una parte de sus cosechas y vendido la otra en los mercados de La Paz, y se encontraban imposibilitados de verdad para prestar los auxilios pedidos. Creyendo que esta negativa envolvía más bien acto de hostilidad, ordenóse contra los indígenas persecución sangrienta. Todos los rigores se pusieron en juego para atemorizarlos y convertirlos a una causa que no era la suya. Arrasaron sus viviendas, destruyeron sus campos, hicieron tabla rasa en muchas leguas a la redonda, sin descuidar de echar simiente de nuevas generaciones, cultivo de la raza, y, si se ha de dar crédito a lo consignado en los boletines que por ese entonces circulaban con profusión, dichas tropas ensayaban su destreza en el manejo de las armas descargándolas sobre blancos movibles, y de blancos hacían los indios, y gustaban de las caídas que daban y de las muecas que el dolor de perder la vida dejaba impresas en sus rostros ennegrecidos, y todo esto no tanto por maldad, sino por instinto de imitación, pues cuentan antiguas crónicas, que nuestros buenos padres los *chapetones* tenían especial cuidado en ensayar el temple de sus toledanos estoques introduciéndolos en el pellejo de los gentiles é irracionales.

Los indios, aterrorizados, buscaron ocasión de venganza, y la encontraron propicia en la derrota de una fracción del ejército constitucional en la «heroica acción» de Ayoayo. Los derrotados, refugiáronse en el templo del lugar, absolutamente convencidos de que los perseguidores indígenas respetarían la santidad del sitio y la calidad de los refugiados, entre los que había dos sacerdotes; pero los salvajes dieron fin con ellos, cruelmente, sin piedad para nadie, y menos por los representantes de Dios, degollados sobre la piedra del altar. Cundió en el resto de la clase indígena de la región la noticia de esta matanza, y, seducida por el ejemplo, pensó llegado el instante de sacudirse de la tutela aplastante de la raza mestiza y vengar su larga esclavitud. Púsose sobre las armas, nombró jefes y, aprovechando la imprudente confianza del jefe de un escuadrón de montoneros que merodeaba por apartadas regiones en busca de gente, armas y dinero para servir «la sagrada causa de la revolución», desarmaron a los ciento y más hombres de que constaba. Estos, al presentir el peligro, buscaron, como los sacrificados en las pampas de Ayo-Ayo, refugio en el templo del Cantón Mohoza, pero sufrieron, los infelices, la misma suerte que aquéllos: fueron asesinados con saña atroz, en medio de los alaridos feroces de la turba ebria. Necesariamente, vino la reacción, y en los desmanes que se ejercitan a raíz de un hecho de esta índole, odiosos por su rigor, pero justificados, hasta cierto punto, tomaron los blancos irritada venganza contra los indios de la región convulsa. Fusilaron cuantos pudieron, y muchos, más de cien, fueron conducidos á la cárcel, donde los emplearon en rudas labores, durante los siete años que duró el proceso. Hace poco, la corte superior de La Paz fallaba en apelación este proceso, y a pesar de consignar en sus considerandos que «la sublevación de la raza indígena tuvo lugar a consecuencia del estado anormal en que se colocó el país en 1898», condenó a la pena capital a diez revoltosos, y a 16 a la misma pena, pero «con sorteo».

Y volvió a caer, vencida, la raza. Y hoy, sumisa, resignada, triste, soporta sin quejarse la odiosa servidumbre que hacen pesar sobre ella los mismos encargados de redimirla, como son los frailes, los funcionarios públicos y los patrones.

Alcides Arguedas, *Pueblo enfermo. Contribución a la psicología de los pueblos*, Barcelona: Hispano-Americanos, 1909, p. 46-48. <https://fhcevirtual.umsa.bo/btecavirtual/?q=node/505>

Doc 4 : Franz Tamayo,

Creación de la Pedagogía nacional, 1910 (Extrait 1)

Cap. XVIII (3 de agosto de 1910)

Entre tanto el estado existe para el indio sólo en las formas más odiosas y más duras. Son impuestos legales que no se acuerdan con la dignidad personal; es la exigencia de servicios especiales y generales, sin tasa y sin orden; es la imposición de precios inequitativos, cuando el estado merca con el indio; es el confinamiento absoluto de la raza a cierto género de trabajos que se consideran inferiores, aunque no lo sean, pero que devienen tales, por la fuerza de la opinión; es su exclusión de toda participación en las funciones de la cosa pública, exclusión justificada aparentemente por la notoria impreparación en que se mantiene el indio; es por fin (y esto es lo más grave y el mal central), la atmósfera ingrata de odio real y de ficto desprecio en que el colono español y el blanco republicano han envuelto y envuelven a la raza. Y aquí se presenta un punto de altísima fisiología y sicología raciales.

Hay dos fuerzas que la historia ha puesto en América una en frente de otra: el blanco puro y el indio puro. Han chocado las dos sangres, y entonces se ha visto el fenómeno más extraño que registra la historia de las razas. La superioridad del blanco se hizo patente en seguida; pero era una superioridad entendida y convencional. Lo que sobre todo habilita al blanco era una herencia secular de cálculo y de experiencia humana. El blanco sabía más por viejo que por sabio, y prevalecía más por astuto que por fuerte. En tanto el indio poseía, como posee, la fuerza primitiva, material, y estofa de toda cultura posible; y entonces como ahora la ecuación se concreta: el indio, por su parte, poseyendo y conservando la fuerza real y fundial de la historia; el blanco, de su lado, armado y sirviéndose de expedientes históricos y tradicionales que le dan una inmediata superioridad y que lo convierten de invasor en conquistador.

Pero en este punto se manifiesta la crisis. Una raza no puede vivir indefinidamente de medios y de expedientes; se vive de real energía. Y en la lucha por la vida, cuando la propia no basta la ajena acaba siempre por prevalecer. Este es nuestro caso. El hecho de que históricamente hablando, el blanco no se basta en nuestro continente. De raza a raza la lucha es demasiado desigual. La energía no está de su lado; la verdadera fuerza creadora de vida no está con él, y entonces la historia le ofrece un dilema sin salida: para continuar evolucionando étnicamente y para continuar guardando algo de su primitiva hegemonía racial –en América- le es fuerza renunciar a su personalidad de raza y aceptar en sus venas la energía extraña ausente de ellas. Para el blanco, cruzarse o perecer: tal es el dilema. Estas son las revanchas –subterráneas diríase- de la historia.

El blanco, inconscientemente, desde Pizarro y Balboa hasta nuestros días, se da cuenta de estas condiciones fatales de la vida. Se da cuenta de su momentánea superioridad y de su irremediable declinación futura. A la segunda generación no siente más en su sangre la grande energía creadora, y al revés siente que ella está intacta en el autóctono oprimido y deprimido.

Atiéndase a que hablamos del blanco que pretende establecerse y se establece en el nuevo mundo, y pretende evolucionar como raza y predominar como tal. Ahora bien; es de este contraste histórico, de esta lucha de sangres que ha nacido el actual estado de cosas en América. ¿Cómo explicar el odio real y el desprecio aparente del blanco por el indio? Es el rencor previo de quien se sabe condenado a claudicar y plegar un día ante el vencido de ayer; y es este sentimiento malsano que se ha traducido en inhumanas leyes coloniales y, lo que es peor, en absurdas costumbres privadas y públicas; y es él que ha creado, tratándose concretamente de Bolivia, este incomprensible Estado, de una nación que vive de algo y de alguien y que a la vez pone un empeño sensible en destruir y aniquilar ese algo y ese alguien. Diríase el rencor suicida.

Tamayo Franz, *Creación de la pedagogía nacional*, en Ministerio de Educación del Estado Plurinacional de Bolivia, *El debate sobre la pedagogía nacional de 1910*, La Paz, 2014, p. 68-69-70, <http://urrrh.minedu.gob.bo/biblio/book/58277>

**Doc 5 : Franz Tamayo,
Creación de la Pedagogía nacional, 1910 (Extrait 2)**

Cap. XX (5 de agosto de 1910)

Para el cholo boliviano y en las actuales condiciones estadísticas de la instrucción, hay una secreta virtud que se desprende del hecho simple de leer y escribir. Entre el cholo letrado y el analfabeto, hay una distancia síquica inmensa. La letradura parece producir en él, y de inmediato, una aguda intensificación de la personalidad. Y la razón es que el alfabetismo es el primer grado y el primer resorte de la propia reflexión y de la conciencia intelectual. El cholo que se alfabetiza comprende instintivamente que va poniéndose en estado de servirse de una fuerza dormida en sí mismo cuyo desarrollo importa toda la historia humana. El alfabetismo es la primera piedra de una pirámide cuya cima son los más altos nombres de la humanidad.

En este punto se produce una evolución síquica que no hesitamos en llamar malsana. La naturaleza primitiva del cholo, despertada a los primeros ejercicios de la propia razón y de la propia reflexión, torna en seguida un sesgo jactancioso y adquiere luego un pliegue de presunción. Lo primero que siente es una superioridad (que de hecho existe) sobre la grande masa analfabeta de la nación. Un falso miraje interior le hace dar a la letradura una importancia muy mayor de la que realmente tiene. Establece de hecho una distancia y una diferencia entre sí y el indio, que en verdad no son tantas ni tan grandes, y que si existen, tal vez existen desventajosamente para el cholo.

Por otro lado, el sicólogo se pregunta: ¿qué nuevas aptitudes y capacidades que sirvan la vida ha despertado la letra dura en el cholo? ¿Se sirve de la lectura para cultivar su yo interior? ¿Se sirve de la escritura para cultivar sus sentimientos y necesidades de sociabilidad? ¿Hay verdaderamente un provecho positivo para él, para la comunidad? No; la letradura es como una arma puesta por el Estado en manos de un niño avieso. En síntesis, todo lo que se ha conseguido es un elector, es decir un tardigrado, sino un estacionario, de escaso valor si se trata de formación de la riqueza privada o pública, de la conservación y mejoramiento de la moral individual o social. La letradura, en estas condiciones, no sirve más que para votar. Verdad es que en este punto el absurdo viene de la ley que basa los derechos absolutos de la ciudadanía sobre la simple letradura. El cholo se da cuenta en seguida de que es una fuerza pública, puesto que los demagogos se lo prueban periódicamente; y esta condición no hace más que empeorar el mal.

Por otra parte, el indio, como no sabe leer ni escribir, no presume nada, no tiene ciudadanía de qué envanecerse, ni posee el signo civilizador que clasifica dignificando. Ve el arma en manos ajenas, y la considera tan lejana de las suyas, que ni siquiera la desea, habiendo como hay entre ella y él, el abismo de la lengua. Su naturaleza está intacta de la influencia de la letradura, que como hemos visto despierta de suyo el primer estadio de la conciencia intelectual.

Esa fuerza volitivomental que es la conciencia de la personalidad duerme en el indio intocada e insospechada por él. La letradura no lo ha hecho aún más fuerte; pero tampoco lo ha hecho aun más vicioso. Conserva sus virtudes ingenuas y limitadas, y lo único que siente es la gradual opresión de las clases superiores que gravita sobre él y sus cosas. El indio vive en un exilio ideal. Trata con todos, pasa por las ciudades, se codea con las leyes que lo lastiman siempre, con los hombres, que lo explotan siempre; pero en

el fondo, a pesar de esa comunicación aparente, queda su yo interior eternamente incomunicado. Se ríe hoy de las imposibles excomuniones católicas, por absurdamente crueles; en Bolivia esa excomunión existe para toda una raza.

¿Y la instrucción primaria?

Cuando el indio la adquiere, es el primer paso que da hacia la comunidad nacional. Pero aquí viene lo crítico del caso. Por una ley imitativa, el indio, letrándose, pierde gran parte de sus virtudes fundiales en cambio de las ventajas personales y sociales que adquiere. Ya hemos visto rápidamente lo que la escuela hace del cholo, y de qué manera modifica su naturaleza interior. El indio que ha pasado por la escuela ha sufrido la misma disciplina. La primera manifestación es la pérdida de las virtudes características de la raza: la sobriedad, la paciencia, el trabajo. (Nota: tenemos que consagrar capítulo especial sobre el alcoholismo indígena para responder a todos los difamadores de la raza). El indio ve cuánto aventaja la letradura, y por contagio natural, ley de imitación –y sobre todo en razón de la ínfima y paupérrima condición de donde sale–, luego acepta el nuevo régimen; y luego se hace del ser infinitamente grave y respetable que era a los ojos del sabio, el jimio vicioso, ambicioso e insustancial que es el elector boliviano en su gran mayoría.

Queréis que os diga, señores bolivianos, una asombrosa verdad insospechada e infinitamente fecunda en consecuencias para nuestra educación nacional? El indio se desmoraliza y se corrompe al aproximarse a vosotros, a vuestra civilización, a vuestras costumbres, a vuestros prejuicios; y de honesto labrador o minero, pretende ser ya empleado público, es decir, parásito nacional. Y su nuevo ideal es ser ministro, coronel u obispo; y como no todos pueden serlo, nace allí el hormiguero de sentimientos envenenados, la envidia insomne y la ambición insatisfecha.

Pero entonces, ¿qué es lo que se debe enseñar?

Tamayo Franz, *Creación de la pedagogía nacional*, en Ministerio de Educación del Estado Plurinacional de Bolivia, *El debate sobre la pedagogía nacional de 1910*, La Paz, 2014, p. 74-75-76, <http://urrhh.minedu.gob.bo/biblio/book/58277>

**Doc 6 : Felipe Segundo Guzmán,
*El problema pedagógico en Bolivia, 1910 (Extrait 1)***

XIII

Todos los pueblos modernos han pasado y van pasando por determinados periodos en su evolución. El alma nacional no se cristaliza; cruza por etapas peligrosas, pero al fin y al cabo llega a la altura que desea.

Tenemos en Bolivia como gran mayoría el elemento autóctono. Aunque su acción es útil en el campo de la agricultura y minería, es siempre un factor negativo para el desarrollo de la cultura por su condición miserable y su falta de consciencia personal y social. El indio no puede quedar en el estado en que vive hoy. Tarde ó temprano el impulso de la civilización llegará hasta él para aplastarlo ó levantarlo.

La misión de nuestra época es redimirlo de su esclavitud é incorporarlo en el componente de las energías activas y conscientes de la nación.

Qué medios se debe emplear para la realización de tal obra? He ahí el problema que no estudia nuestro escritor con la profundidad que merece.

Para nosotros la clave del asunto está: 1o en su alfabetización y educación; 2o en su cruzamiento con razas privilegiadas.

Qué significa educar e instruir al indio? Cómo y á qué objeto se le debe educar é instruir? Son estas cuestiones que las trataremos en su oportunidad.

Por hoy y para no perder la lógica de nuestra argumentación, diremos que la civilización del indio, hasta llegar á la cultura del blanco, tiene que atravesar por varios periodos. El primero, resultante de su cruzamiento con el blanco y de su alfabetización, será pues el producto híbrido llamado cholo; éste presentará, como en efecto presenta, los caracteres más anti- sociales desde el punto de vista moral; conserva la resistencia física del indio y adquiere en parte la cualidades intelectuales de la raza blanca, pero el periodo de su duración es transitorio. La civilización no se detiene. La educación y el cruzamiento siguen su obra. Del cholo nacerá un producto más cultivado y en este tercer periodo, por virtud de la ley y de la herencia de los caracteres adquiridos, las anomalías del cholo habránse borrado en parte, hasta llegar en esta evolución al nivel moral, intelectual y social del blanco dolicocefalo.

Todas las especies animales son susceptibles de cultivo y á mejoramiento. Las razas inferiores tienen que fundirse en las superiores, porque está comprobado por la historia y las ciencias antropológicas que la civilización es blanca y el dominio del mundo corresponde á esta raza.

Guzmán Felipe 2do, *El problema pedagógico en Bolivia*, en Ministerio de Educación del Estado Plurinacional de Bolivia, *El debate sobre la pedagogía nacional de 1910*, La Paz, 2014, p. 214-215, <http://urrhh.minedu.gob.bo/biblio/book/58277>

**Doc 7 : Felipe Segundo Guzmán,
El problema pedagógico en Bolivia, 1910 (Extrait 2)**

XV

EXISTE un prejuicio sobre la aptitud de las razas que es menester destruir.

Se cree, según hemos podido notar, que no hay razas superiores é inferiores, que todas son igualmente aptas para la civilización sin salir de sus componentes étnicos.

La historia, desde luego, nos enseña que la humanidad debe todos sus progresos á la raza aryaná, que es la blanca. En efecto, ¿cuál es la civilización moderna sino aquella que ha sido creada por razas germánicas que en el siglo quinto consiguieron transformar el genio de Occidente? A las demás razas la civilización debe nada ó muy poca cosa, por eso dijo Unamuno con razón: “la verdadera civilización es blanca y no sirve darle vueltas”.

Las razas inferiores que se mantienen puras no alcanzarán jamás el nivel de las que se cruzan para fundirse en las razas superiores.

Se puede decir que el progreso del mundo no es otra cosa que la consecuencia de los cruzamientos de razas opuestas.

Fuera de que no hay un lugar donde existan razas absolutamente puras, la mezcla selecciona dejando sobrevivir en el proceso del tiempo solamente á las más aptas. De este modo la teoría de Darwin, constituida en evangelio de la ciencia, se aplica no solamente á las razas humanas que pueden ser cultivadas hasta llegar á las alturas á que han alcanzado las que históricamente dominan el mundo, sino que en tratándose de animales, se pueden producir, mediante cultivos ejemplares absolutamente distintos (v.gr., el dogo y el terranova en la especie canina).

Las razas superiores arrastran a las inferiores, es decir las absorben en el fenómeno de la fusión. Esto no es más que la comprobación de la citada teoría de Darwin y para mejor convencimiento no hay sino que observar un hecho notorio: las razas inferiores no ofrecen las resistencias naturales que oponen las superiores para la propagación de ciertas calamidades: (alcoholismo, opismo y otras plagas que afligen á la humanidad) y que tienden a debilitar paulatinamente la raza hasta su desaparición.

Este fenómeno demuestra que en la lucha universal de razas, la victoria corresponderá siempre á la blanca, en cuyo espíritu deben fundirse las razas inferiores para alcanzar el mayor desarrollo de su civilización.

Jean Finot en su célebre libro “El prejuicio de las razas” dice: “La capacidad craneana equivale para los antropólogos á la capacidad intelectual.

Apoderándose de las conquistas más ó menos ciertas de la paleontología histórica, se demuestra que las razas cuyo índice cefálico está por debajo de setenta, se encuentran siempre á la cabeza de la civilización, seguidas de las razas cuyo índice cefálico alcanza hasta noventa y 95, pues el índice cefálico ideal va casi siempre acompañado de cabellos rubios, de estatura alta y otros signos de superioridad”.

“Los pueblos dotados de estas cualidades ideales han dejado huellas luminosas en la historia de la humanidad. Ellos fueron, en el pasado, los antiguos griegos y romanos. Hoy día este rol pertenece á los pueblos sajones”.

Existe sobre antropología boliviana un hermoso libro en tres tomos, escrito por el comisionado

del Comité de Trabajos Históricos y Científicos del Ministerio de Instrucción Pública de Francia, doctor Arthur Chervin.

En este trabajo, así importante, se encuentran datos completos de antropología métrica (antropometría, fotografía métrica) sobre el indio y el cholo bolivianos; también se registra un interesante estudio sobre demografía con cuyos datos y los anteriores se ha llenado el célebre cuestionario antropológico de la sociedad de antropología de París.

Este cuestionario nos informa sobre la alimentación, sensibilidad general y especial, sentimientos afectivos, vida futura, vida social, industria y facultades intelectuales de nuestra población autóctona. De su lectura no se recogen, en verdad, impresiones desconsoladoras; muy al contrario, se encuentra la opinión de que no se debe desear la desaparición de los indios. “Es menester, dice M. Chervin, procurar su civilización por todos los medios posibles. Ellos tienen cualidades notables de agricultores que es preciso desenvolver. Hay necesidades de hacerles conocer los métodos actuales de cultivo y proporcionarles instrumentos modernos de agricultura. Hay que sacarlos de la rutina seguida desde tiempos remotos, para que obtengan del suelo los medios materiales de existencia suficientes para su salud física y su actividad intelectual”.

“Los mestizos que presentan un elemento de progreso deben ser, igualmente, el objeto de todos los cuidados, pues por ello tienen marcada tendencia á acumular los vicios de sus genitores y á olvidar sus cualidades respectivas. Con la instrucción y la moralidad, pueden ser cómodamente excelentes artesanos, comerciantes é industriales, y suplir así la deficiencia de población europea. Es menester, por encima de todo, hacer guerra implacable al alcoholismo que va generando las poblaciones bolivianas, inclinándolas hacia un nivel de inferioridad que paraliza todo progreso social”.

Esta opinión, autorizada por basarse en investigaciones científicas, confirma lo que dijimos sobre las condiciones y destino de ambas entidades étnicas: indios y mestizos.

Guzmán Felipe 2do, *El problema pedagógico en Bolivia*, en Ministerio de Educación del Estado Plurinacional de Bolivia, *El debate sobre la pedagogía nacional de 1910*, La Paz, 2014, p. 214-215, <http://urrhh.minedu.gob.bo/biblio/book/58277>

Doc 8 : Daniel Sánchez Bustamante,**“Estudio preliminar” de *Bolivia en el primer Centenario de su independencia, 1925***

Qué lejos estamos hoy de las afirmaciones de Jourdanst que, hacia 1868, fundándose en la rarefacción del aire de las alturas en que viven estos pueblos indígenas, los consideraba desprovistos de vigor físico y moral e incapaces de iniciativa. La existencia de ese imperio que acreditan las ruinas de Tiahuanaco y de la monarquía incaica, manifiesta que son razas plenamente civilizables. Después, otras autoridades médicas y científicas han revisado esa creencia en un sentido menos pesimista.

Y cuando se ha observado y comparado detenidamente ambas razas, se puede afirmar que cada una de ellas tiene sus categorías superiores en ciertas regiones. Por ejemplo, los aymaras en el Lago Titicaca y los quechuas bolivianos en Chichas y Chuquisaca; tipos de selección que denuncian lo que se puede esperar de las familias étnicas a que pertenecen, y sobre todo un hecho preñado de esperanzas: físicamente son superiores a los japoneses y amarillos en general.

Cuando eleven sus medios de vida, desaparezca su miseria y puedan defenderse mejor de la intemperie y mala alimentación, es seguro que sufrirán mejoramientos paralelos en su organismo y su carácter. Y ante todo que el jabón comience a practicar sus grandes depuraciones ! No hay sino que ver albañiles, choferes, electricistas, mecánicos y sirvientes en las ciudades de La Paz y Oruro, casi todos de pura raza indígena. La alimentación suficiente, el vestido confortable, la vida social y las oportunidades han despertado en ellos dinamismos sorprendentes, desde el punto de vista del vigor, la iniciativa, las aptitudes para la lucha comercial el ahorro, la estrategia profesional, y todas las cualidades físicas y morales de cualquier raza indoeuropea poco civilizada aún.

El niño aymara o quechua sorprende por su gracia, viveza, agilidad y corrección de formas. Mientras disfruta del mismo ambiente y comodidades que el blanco, lo vemos todos los días, no se queda atrás. [...] Pero el niño quechua o aymara, que crecía con tantas promesas, vuelve a la puna, a la intemperie, a la opresión, a la miseria en suma, e ingresa también la miseria psicológica y moral. Se atrofia en todos sentidos, y todavía la coca y el alcohol se encargan de completar la obra.

No es posible sostener que el indio boliviano no será de golpe excelente filósofo, fecundo descubridor, jurisconsulto o político. Las altas cualidades morales e intelectuales no son el fruto improvisado de la escuela, sino de una larga elaboración ancestral, y los tres siglos que llevan de tinieblas y de tristeza sobre su frente no dan margen a ilusiones en ese concepto.

Empero sus aptitudes manuales, su inteligencia práctica, sus virtudes de hogar y su adaptabilidad social, le enseñan como a uno de los tipos étnicos, mejor aprovechables en la América. Mil veces preferible al roto chileno o al negro peruano.

Excepcionales ejemplares de buenos pensadores, hombres de Estado o empresarios, de pura cepa indígena, tampoco han faltado ni faltarán, malos, sobran !

Donde el indígena es irremplazable y maestro es en la agricultura. Esa que se forma con la experiencia de los siglos y la observación aguda, tenáz, transmitida de generación en

generación. El propietario y el mayordomo tienen que consultar y seguir al indígena, al *hilacata*, al viejo experto que dicta sus previsiones con la sesudéz del agorero. Lo que le falta en este orden es conocer y aplicar la máquina, el moderno arado, el fecundo abono y el amor al árbol. Tiene a fondo la experiencia, el sabor, la manera del clima y del terruño. Le falta la cultura y el empuje progresivo y renovador. Y de esto la falta a quién? -A los que dominan !

[...] Que el indio es receloso, taimado, mentiroso... En general, sí. Mas no hay que olvidar que la lucha por la vida, la necesidad de defenderse en su competencia con la raza dominadora ha despertado esa estrategia. En el espíritu como en el cuerpo la necesidad de la función crea el órgano y la tendencia.

Gran marchador, ágil e intrépido remero, dócil a la disciplina, como soldado es uno de los tipos ejemplares.

En suma, el indígena que forma la sólida base de la población boliviana no tiene ninguna tara irremediable. Todo lo contrario, muestras aptitudes efectivas para la vida civilizada, las artes manuales y gráficas, los oficios, la mecánica y la agricultura.

Tampoco es raza destituida de inteligencia y atractivos.

La educación es el mejor negocio, desde el punto de vista utilitario, que puede emprender el Gobierno de este país. Así como Alberdi decía que para la América gobernar es poblar, puede expresarse en alta voz que *para el Altiplano, gobernar es educar al indio* ; porque ninguna inmigración dará, a tamaña altura, rendimientos; y raza prolífica como es, puede duplicarse y triplicarse en pocos años para henchir las cordilleras y valorizarlas.

Sánchez Bustamante Daniel, "Estudio preliminar" (16/05/1925). En J. Ricardo Alarcón A (dir.), *Bolivia en el primer Centenario de su independencia*, The University Society, 1925, p. xi-xii.

<http://jichha.blogspot.com/2021/01/bolivia-en-el-primer-centenario-de-su.html>

**Doc. 9 : Abelardo Moncayo,
El concertaje de indios, 1895 (Extrait 1)**

Capítulo VI

Oigamos ya los sofismos de la avaricia en consorcio con la iniquidad: “el indio, en lo intelectual, una bestia; en lo moral, un monstruo. Idiota, estúpido, incapaz de emulación y menos de perfeccionamiento; ingrato, falso y desleal hasta por instinto; ladrón y proclive a todo vicio, indolente por naturaleza, esencialmente holgazán; niño, tierno niño que ha menester tutela permanente e incesantes castigos, para que más mal que bien cumpla con su deber; bajo, además, servil, feroz... una calamidad inaudita, una plaga, pero necesaria.”

Todo, todo lo malo imaginable es el indio para nuestros filántropos, para almas piadosas como las de los curas y las de las devotas y más todavía para nuestros propietarios, cuando se les insinúa la necesidad ya imperiosa, ineludible de una reforma radical en nuestras relaciones con esa raza, por lo mismo que inferior a la nuestra, más desdichada, más digna de compasión profunda.

Idiota, estúpido el indio... como si la inteligencia lo mismo que cada facultad, no necesitase de esmero sumo, en su cultivo y desarrollo! Enterrad hondamente una planta, y pedidle que crezca, que nos halague con sus flores, que fructifique. Y del indio ¿solamente la idiotez? Aquí ni en parte alguna, no es maravilla eso de dar con verdaderos *beocios*, con tontos y de remate, sin diferencia de razas. Hacéis de un hombre una piedra, la sembráis en la gleba, no le dais un instante de respiro; ¡y le abrumáis de oprobio en seguida porque no es un Caldas o un Montalvo!... Y a cada paso, no obstante, hasta gañanes, decid, que no nos sorprenden por su perspicacia y despejo, superiores a veces a los de sus amos.

Incapaz el indio de emulación y perfeccionamiento?... ¿Emulación de qué, de vuestras virtudes? Perfeccionamiento, para qué, ¿para mayor desgracia suya y peligro suyo? Prospere un poco el indio en fortuna; y allí esas sanguijuelas en forma de rúbulas, de curiales, de priostazgos. Ostente alguna decencia en su casa, imítenos un poco, en el tren de vida que llevamos; y allí nuestra indignación contra el insolente que se sube a mayores, allí una litis inesperada que le hunde en más negro abismo y allí el desdén y el insulto cuando menos para humillarle sin intermisión. Brille el concierto por alguna habilidad; y más recargado su trabajo, mayor la injusticia por la falta de remuneración proporcionada y estériles siempre, inútiles sus mejores dotes.

Ingrato el indio... os debe tanto en verdad por la esclavitud en que ya yace y la miseria en que vegeta! Las frutas largo tiempo olvidadas en vuestros reposteros, la vianda ya corrompida en vuestras despensas, eso es para el indio y os jactáis de generosos! Indios os sirven a la mesa! Cuántos de ellos mueren sin haber probado vuestros manjares: comida para la *gente* llamáis vosotros mismos esa repugnante bazofia para ellos destinada; ¡qué monstruos son de veras, qué monstruos de ingratitud! Y con todo, conozca el indio sinceridad en el cariño que un blanco le muestre, cuánta su abnegación y fidelidad en servirle y agasajarle.

Falso, desleal el indio... ¿y no le costaría una azotaina si gastase la *debida* franqueza con su amo? ¿Y osaría este alardear ante él de lealtad, hidalguía y buena fe en todos sus actos? Pero en realidad, mal hace el indio en no reventar de amor por su amo.

Ladrón el indio... le habéis privado en absoluto de sentido moral; le condenáis a la tortura de una hambre jamás saciada, le consta, adivina por lo menos, que le robáis el fruto de su sudor, y os enfurecéis porque empujado de incontenible necesidad os hurta algunas espigas, se os come un cordero u oculta alguna monedilla que casualmente encontró! Pagadle lo justo, viva él con algún desahogo, sed vosotros humanos... y también él comenzará a ser hombre.

Proclive el indio a todo vicio... Ya escampa! pero no deja de asombrar aquello de que el verdugo se queje de las contorsiones de su víctima! Su degradación, obra vuestra es, ¿y os encolerizan sus frutos? Por expender vuestro aguardiente, a la Divinidad misma la querríais borracha de profesión: ¿y os indignan sus efectos, si por ellos falta el indio al trabajo?

Indolente el indio... ¿y por qué le han de conmovier cosas que en nada le atañen? ¿qué le va a él ni que le viene de vuestra prosperidad o infortunio? Petrificasteis su inteligencia, aniquilasteis su voluntad, os convertisteis en ponderosa coyunda suya, ¿y queréis que de vosotros viva amartelado? Relajad de cualquiera manera los vínculos que mutuamente deben ligarnos, y ningún enemigo peor del hombre que el hombre mismo, y mucho más si por desgracia se continúa viviendo a la sombra del mismo techo.

El indio *esencialmente holgazán...* y llueva o abraza el sol canicular, él en su tarea, como un centinela en su puesto. (...)

(...)

Bajo, servil el indio... ¿y causa no es de ello vuestro inicuo despotismo, o estamos en vuestra argumentación condenados a eterno círculo vicioso? ¡Y pues, las lecciones que ellos os deben de nobleza, dignidad y elevación de ánimo! Suprimid de vuestra historia republicana esa serie de tiranillos que han sido el tormento y la ignominia de esta zona, y tampoco nosotros os acusaremos de llevar siempre el alma de rodillas. Siervos de vuestros amos, y déspota de la peor estofa con los débiles, hasta a vuestros agentes amaestráis en crueldad y fiereza, y os sorprendéis del servilismo de vuestros oprimidos.

Y cosa, al parecer, evidentemente increíble! La mujer por lo general, ese ser todo delicadeza y ternura; delicia, consuelo y armonía del hogar, sí, ella, al menos en edad algo avanzada, o solterona irremediable, es más exigente y feroz que el hombre, en el trato de los indios. No hay faena que la satisfaga, ni defecto o falta en que una india no incurra; y qué tirones de orejas y de los cabellos, qué pataditas y arañazos con uñas nada angelicales, clavadas sin compasión en las caras de los huasicamas y servicias, por cualquier disparate. En las obsesionadas por un ascetismo estúpido sobre todo, más de una vez hemos sorprendido con horror naricillas infladas, labios palpitantes de emoción, ojos húmedos de placer, al ser testigos de un sangriento vapuleo en las carnes desnudas de alguno o alguna infeliz. Claro! En naturalezas extraviadas por un supuesto amor de Dios, también los espasmos y voluptuosidades deben cambiar de naturaleza.

Feroz el indio... ¿feroz? Y vivís todavía tranquilos y riéndoos de esas mismas víctimas que diaria y lentamente torturáis, desgarráis y aniquiláis sin misericordia!

¿Cuál, pues, la verdadera *plaga*, ellos o nosotros?... y fingimos horror hacia el norteamericano, por su política de exterminio para con los indios. Estudiadlo bien y confesaréis, si sois francos que, en ferocidad, los hemos vencido.

Moncayo Abelardo, *El concertaje de indios (1895)*, En Carlos Marchán Romero (comp.), *Pensamiento agrario ecuatoriano*, Quito, Banco Central del Ecuador – Corporación Editora Nacional, 1986, p. 301-305.

**Doc. 10 : Abelardo Moncayo,
El concertaje de indios, 1895 (Extrait 2)**

Acerca de los indios sueltos o libres - Capítulo IX

De medio a medio se equivocaría quien, por lo que llevamos dicho, se imaginara mejor que la del concierto o siquiera más tolerable la suerte de los indios sueltos o libres.

El concierto es esclavo de un solo amo, de una sola familia, cuenta con un defensor seguro, el propietario; quien, por su propia ventaja, no lo dejará inerme entre las garras de sus otros sayones; con él, con el gañán nada tiene que ver la iglesia con las fiestas; y por todo trabajo, su raya es indefectible. Mientras que por el indio suelto, ¿quién se interesa? A manera de bienes mostrencos, ellos están a disposición del primero que los toma. La autoridad militar, con el más agudo de los argumentos, la bayoneta; la autoridad eclesiástica, con el más bronco y pesado de ellos, la *corona*; la autoridad civil con el *quia nominor leo* y quien quiera que sea, porque le da la gana, hacen del indio libre lo que del concierto el propietario. Con la diferencia, se entiende, de que el indio suelto es el supremo ideal del *patriotismo*, todo lo hace de balde.

Curas y sacristanes, alcaldes y gobernadores indios, Jefes Políticos y Tenientes Parroquiales, Comisarios y Presidentes de Consejo, tinterillos y no tinterillos, todos, todos son amos del indio libre: de todo el mundo el derecho de explotarle. Se los requisaba como a bestias; en sartas interminables se los lleva a la soga a enormes distancias para trabajos forzados; ellos los libres, para el aseo de las ciudades, para la compostura de caminos, para huasicamas de conventos y cuarteles; ellos para cargar armas y parque en tiempo de guerra y para cualquiera necesidad o antojo en tiempo de paz; ellos para sacar de la costa a la sierra el piano de la hija del Ministro tal, o el pesadísimo trapiche del Gobernador cual, y siempre y por siempre “en nombre de la República y por autoridad de la Ley”.

Una aclaración, no obstante: imposible que en las Tesorerías no aparezcan remunerados estos servicios y hasta con largueza, y a veces quizá no haya sido tanta la protervia de los subalternos que hayan robado *íntegramente* al indio el fruto de su arduo trabajo. Pero, pero... clamen cuanto quieran los preceptistas contra los puntos suspensivos: caballeros son estos muy corteses, y no rara vez, en su discreción misma, todo lo dicen.

Y tanto para esta clase de trabajos como para el cobro de toda contribución, para las mingas etc., sabéis cómo se las han alguaciles y mayordomos? *Sacando prendas*. El sagrado del hogar!... ni la frase seguramente han oído jamás los indios; y si hasta en sus personas son tan miserablemente *allanadas*, ¿habrá respeto para sus tugurios? *A sacar prendas*, esto es, a romper las puertas de las chozas y cargar con piezas de vestido, con instrumentos de labranza, con lo que encuentran, para que salga el indio a pagar o a cumplir con lo ordenado! Prendas más eficaces son las cabezas de ganado que el infeliz posee y que de hambre y sed perecerán en el corral, si el dueño de ellas *no pone* todas las tareas que su poderoso vecino le ha impuesto, o que el alcalde le ha notificado.

Olvidábamos un toque muy significativo: con el nombre *alcaldes y gobernadores de indios*, las autoridades eclesiásticas y civiles instituyen cada año y para cada parcialidad unos como agentes de dichas autoridades y con un poder más allá del dictatorial. Y como nadie es verdugo peor de los oprimidos que uno de los mismos oprimidos, cuando

mangonea de autoridad, es indescriptible el cúmulo de infamias y crímenes cometidos a diario por esos bellacos, a la sombra de una jurisdicción, no aceptada por nuestras leyes y tolerada sin embargo, y adelantada y robustecida por quienes de ellas sacan tantas utilidades.

Entre mil y mil, mirad una de sus socaliñas: el *chasqui*, qué mina para esa canalla! Uno de ellos y con un pedazo de papel cualquiera, preséntase en la choza de un indio y grita: “chasqui, runa! El amo Comisario te manda con esta nota a la villa, *ucta*, en marcha. Pero mira, taita, le responde la víctima, lo sabes, mañana se casa mi hija; o bien, este lienzo que me ves tejiendo es para un judío, que sin remedio me sepultará en la cárcel el sábado, si no le entrego la obra. Y a mí, qué? Chasqui! Y volar en el acto. Mira, taita, manda a otro y te daré dos pesetas. Hum! A ver, runa; y dirás que soy malo”. Empuña el dinero, y con el mismo papel, que no es de nadie, ni para nadie, sigue el tal funcionario público sangrando por unos cuantos días a cuantos le place.

En artimañas de esta naturaleza, más fecundas e invencibles que los alcaldes y gobernadores de indios son desde luego los señores párrocos. El arancel en sus manos es exactamente como la Constitución en las de nuestros Presidentes, un trapo inútil. Y qué van a contemplar únicamente con los derechos matrimoniales y los mortuorios: padrinos y madrinas, priostes y priostas, fundadores y fundadoras, para cada advocación, para cada fiesta, para cada misa. ¡Con decir que para ir a almorzar y de boda, en casa de sus víctimas, exigen derechos! Lo que es por los señores curas, el año entero traerían a los indios en eterno vértigo e inacabable borrachera.

Moncayo Abelardo, *El concertaje de indios (1895)*, En Carlos Marchán Romero (comp.), *Pensamiento agrario ecuatoriano*, Quito, Banco Central del Ecuador – Corporación Editora Nacional, 1986, p. 312-314.

Doc. 11 : Daniel E. Proaño,

Discursos de Daniel E. Proaño en la inauguración de las Escuelas Normales de Maestros de enseñanza primaria y la nocturna de adultos, 1901 (Extrait 1)**EN LA ESCUELA NORMAL DE VARONES**

(p. 5) Hoy venimos á celebrar el triunfo del progreso sobre la decadente rutina; el paso de avance del siglo XX en materia de Educación. Venimos á dejar abierto el Templo de la Pedagogía Moderna para quemar incienso en el altar del Abogado Pestalozzi, del Padre Girard, de Froebel, de Naäs y otros contribuidores al mejoramiento de los sistemas de educación.

(...)

(p. 7-9) Si es verdad, como lo afirma Dénzel, que la buena educación consiste en el cultivo armónico de todas las facultades del hombre; sin embargo lo que más conviene al niño ecuatoriano es el desenvolvimiento de la inteligencia, por medio del raciocinio y de la observación.

En efecto ¿cuál es el sistema pedagógico que se ha observado en las escuelas? Cuáles los medios que se han tomado para el desenvolvimiento intelectual? El precepto salido de boca de adusto Maestro en forma sentenciosa y concluyente -cual veredicto inapelable de un Jurado- ha sido lo único que ha llegado á los oídos del escolar ecuatoriano.

El magister dixit que mata el libre examen, esclaviza la razón y atrofia la inteligencia; que deja sin efecto la observación individual y el esfuerzo propio, ha sido el trinquete en que se le ha colocado al niño durante los años de su instrucción primaria y secundaria. Las reglas aprendidas de memoria, aceptadas á ciegas y practicadas á tontas y locas, han constituido el rezo fastidioso de las escuelas y colegios. ¿Dónde la razón que examina la validez del precepto? ¿Dónde el porqué y el cómo de la regla?

El razonamiento que robustece la inteligencia, que ensancha el horizonte de los conocimientos, que descubre nuevas verdades y que ha formado á los grandes pensadores, se ha desterrado por completo de las escuelas y colegios, por temor de que los alumnos acostumbrados á libre examen, á razonar, á preguntar el porque y el cómo de todo, levanten el velo que cubre los misterios de la Fe, lean con crítica filosófica los milagros de la Biblia y al ver que ni aquéllos ni éstos sufren el examen severo de la razón humana, suelten la carcajada do Voltaire, se hagan despreciativos como Renán, ó acaben de lanzar el grito de protesta como Entero y Enrique VIII, ó que se entreguen como Juan Jacobo Rousseau, en brazos del naturalismo que tanta celebridad dió á su inmortal Emilio.

Vosotros, ilustres Pedagogos de la República modelo, tomad la senda contraria en la educación, antes que memoristas haced inteligentes y pensadores á vuestros discípulos, y habréis puesto el punto de apoyo en la palanca de Arquimedes para que mi Patria se

levante á la cima de la ciencia y, por tanto, del progreso; pues bien sabéis que la instrucción es por esencia progresista, y con la educación se la perfecciona y ennoblece.

Devolved á la inteligencia del niño ecuatoriano su cetro de oro para que no se torne en esclava de las preocupaciones vulgares, ni vegete en la obscuridad de una lamentable ignorancia como querían nuestros escrupulosos abolengos, por temor de que el buitre siniestro de la incredulidad bata sus negras y dilatadas alas sobre la cabeza de sus descendientes y les arrastre á los abismos.

La inteligencia bien desenvuelta no hace impíos á los hombres; por el contrario háceles encontrar á Dios en la naturaleza; á Cristo en el deber cumplido y el trabajo constante, y sin más esperanza de premio que hacer el bien por el bien mismo.

Devolved á la inteligencia del niño ecuatoriano sus alas de águila, y como Fránklin arrancará el rayo al cielo y el cetro á los tiranos; dará al pensamiento alas de electricidad, y, como Edison, vida sempiterna á la voz humana en el fonógrafo. Moderno Neptuno dominará la furia de los mares con el vapor, ó, en competencia con la luna y las estrellas, bañará las ciudades con la luz de diamante que en raudales brota la inteligencia de los sabios.

Para el cultivo de la inteligencia á vuestra vista tenéis la naturaleza material, hacedla simpática; haced que el niño busque en la materia los secretos de la ciencia: hacedles comprender que Dios no está en el cielo sino en el suelo, es decir, personificado, encarnado en esta misma materia que hollamos con nuestros pies y palpamos con nuestras manos. Llevadles á un jardín zoológico y hacedles ver en el murciélago al egoísta, en el chacal al asesino, en el jaguar al déspota; en el tigre, la hiena y la pantera á los tiranos de todos los lugares y tiempos mostradle al republicano en la hormiga, al industrial en la abeja, y al fabricante honrado y laborioso en el gusano de seda.

Bien sabéis que los hombres que han querido levantarse más allá de la atmósfera terrestre en alas de la metafísica trascendental, tuvieron en la Edad Media el desastroso fin de morir entre las cuatro paredes de un Manicomio, atrofiados de la inteligencia y perdidos de la razón. No: á los niños no les habléis de cosas abstractas: vuestra enseñanza sea concreta, tangible y vuestra filosofía el positivismo. Como los obreros de París perfeccionad al hombre perfeccionando la materia. Contribuid á robustecer el cerebro escolar antes que resblandecerlo con el estudio de las esencias divinas: piedras graníticas y angulares donde se hace pedazos la razón humana cuando imprudente las embiste. Locura temeraria la de esos filósofos que se han propuesto estudiar á un Dios que voluntariamente se oculta, porque él mismo no quiere que la humanidad le comprenda.

Proaño, Daniel E., *Discursos de Daniel E. Proaño en la inauguración de las Escuelas Normales de Maestros de enseñanza primaria y la nocturna de adultos*, Quito, Tip. de la Escuela de Artes y Oficios, 1901 (en ligne).

Doc. 12 : Daniel E. Proaño,***Discursos de Daniel E. Proaño en la inauguración de las Escuelas Normales de Maestros de enseñanza primaria y la nocturna de adultos, 1901 (Extrait 2)*****EN LA ESCUELA NORMAL DE SEÑORITAS**

Hablar de la importancia de educar é instruir á la mujer; presentarla, en brazos de su antigua decadencia durmiendo el sueño de muchos siglos parece innecesario en estos tiempos en que el pan de los sabios es la historia. Nadie ignora el misérrimo estado en que yacía la parte más bella de la humanidad, mientras los soberbios Césares paseaban su carro triunfal por el ámbito del mundo. Todos saben que cerca del Areópago donde resonaba la elocuencia de los Oradores, y, acaso, el arrebatado canto de los poetas, se traficaba á la mujer griega, como objeto de lujo, ó para llenar los vacíos de alguna habitación turca. Sólo cuando el lábaro de Constantino se alzó triunfante sobre la cumbre del Capitolio, logró la mujer verse libre de sus opresoras cadenas; pudo levantar su frente abatida con la esclavitud secular, y mostrarse al mundo civilizado con toda la hermosura de sus ojos y todo el valor de su alma nacida para la ternura. Desde entonces la civilización moderna la estrechó en sus brazos; dióle asiento regio a su derecha, proclamándola ángel de felicidad en el hogar doméstico. En consecuencia de su libertad, la vemos nadando en hermosura y derramando gracias en la sociedad; y, por doquiera, compitiendo al hombre en señorío y majestad. Quiso pulsar la lira y, lo hizo con tal maestría, que logró preferente asiento junto á Gertrudis de Avellaneda, en el templo de Apolo; tomó la pluma de oro de los mejores literatos, y se ciñeron de laurel Mdme. de Sévigné y de Maitenon. Defensoras de la libertad, blandieron la espada del guerrero como Juana de Arco, ó dieron su cuello de marfil á la cuchilla del verdugo, como Carlota Corday. El siglo XX ha ensalzado á la mujer hasta convertirla en semidios de la tierra. Europa entera y Norte América hanle franqueado los sillones de los más honoríficos empleos, para manifestar que la corona regia del varón es la mujer.

En nuestro Ecuador, bien sabéis Señores, después que el canto de libertad resonó en el Pichincha, gracias á la espada invencible del invencible Sucre; cuando todavía en la cima de Panecillo gruñía el León de España al verse arrinconado y vencido, no se echó en olvido á la mujer. Al ilustre Rocafuerte cúpole la gloria de fundar el primer colegio de señoritas en Quito; y al General Alfaro le ha cabido la honra de levantar á la mujer á la cima de la grandeza, franquándole las puertas de las Universidades para que dispute al hombre la muceta del doctorado. ¿No vemos á la Srta. Palmieri, brote precioso de la Perla del Pacífico, arrancar del sexo fuerte el lauro del saber en los torneos del estudio! Hoy se ha completado sus días de gloria con la fundación del Instituto Pedagógico, cuyas consecuencias benéficas son incalculables.

Señores: el pedagogo de los tiempos actuales no es el esclavo romano que conducía á los niños á los centros de instrucción en la ciudad de los Césares; no es tampoco el esclavo griego comprado en valioso precio para que sirva de custodia los descendientes pequeñuelos de la casa de los Fabios y Cresos. ¿Sabéis quién es el pedagogo de hoy? Es el viejo encanecido en las escuelas de Pellín, á quién se le consulta como á sabio y se le distingue como á miembro de familia. El pedagogo de hoy es Froebel, Pestalozzi, Fénélon, Rollín, Dupanloup: es la pujante inteligencia consagrando los más preciosos días de la vida á la instrucción de la niñez. Es Sarmiento amaestrándose en las tareas escolares, para más tarde empuñar el mando de la República.

De la excelcitud del pedagogo se desprende la importancia de los Institutos pedagógicos.

Si la milicia tiene su táctica para disciplinar al soldado á que triunfe de sus enemigos ahorrando víctimas, pólvora y municiones; también el pedagogo necesita de estudio técnico para combatir la ignorancia hasta en sus últimos reductos, haciendo que la niñez triunfe sobre la invasión de los vicios, que mayores males causa á la sociedad que los extragos de la guerra.

Si el Jurisconsulto tiene sus años de práctica antes de descender á la palestra en defensa de la justicia y del derecho; con mayor razón el pedagogo que tiene que dar á la Patria excelentes ciudadanos, observadores fieles de las leyes y dechados de virtudes cívicas.

Si el Médico ha menester de laboratorio donde estudie la anatomía y haga prácticas las teorías de las aulas universitarias, también el pedagogo necesita un laboratorio para el estudio de la antropología en su parte más noble é interesante como es el desenvolvimiento de las facultades intelectuales y morales de la infancia.

Si los señores de claustro tienen sus años de retrete antes de subir á la tribuna de la elocuencia sagrada ¿porqué el apóstol de la niñez no ha de tener su noviciado donde temple su carácter, amaestre su enseñanza, como misionero de Dios, y aun acere su alma para la terrible lucha contra los enemigos de la luz? Nadie como el maestro está llamado á padecer: “la sociedad le mira de reojo y con desconfianza; se le exige el jugo de su saber y el sacrificio de una vida aislada y miserable; y por sola recompensa, tiene el olvido y la ingratitud. No obstante de ser el sacerdote de la civilización que prepara el porvenir, forma ciudadanos útiles, suaviza las costumbres, educa las masas y morijera á los pueblos”. Es el Cristo coronado con las espinas de la enseñanza, que apoya la cruz del magisterio sobre sus hombros y asciende camino del Calvario hasta morir, sino afrentado, á lo menos olvidado de la sociedad y de sus favorecidos.

Ilustres pedagogos traídos del corazón de la Gran República Modelo, en vuestras manos está el porvenir de mi querida Patria; haced el bien en la mayor esfera posible. No se anide en vuestros pechos la insaciable codicia; porque os tornaréis en despreciables explotadores del pueblo que os ha llamado para daros el mejor asiento. No deis cabida en vuestro corazón al egoísmo, pasión rastrera y mesquina de las medianías, porque ella perjudicaría a la niñez que finca su grandeza de mañana en el tesoro de vuestros conocimientos. Huid de la rutina ecuatoriana que puede contagiaros y que, hoy por hoy, es el cáncer de nuestras escuelas. Enseñad con liberalidad á vuestros alumnos los secretos de la Pedagogía Norte-Americana. Desterrad por completo de vuestros Institutos los sistemas rancios que más de treinta años han tomado asiento en el magisterio, debido á la indiferencia de nuestros gobiernos. Haced que desaparezcan de la República los educacionistas superficiales que han resuelto no descartarse una línea del camino añejo de sus mayores en preocupaciones y en rutina.

Sobre todo, quitad de vuestra mente aquello de “al país donde fueres haz lo que vieres”: máxima que inutilizó á ciertas Corporaciones docentes que por ello han sido causa de nuestra obscuridad y atraso. Como tenéis la obligación de mejorar la enseñanza en las escuelas, ecuatorianas, vuestra máxima sea:

“Llevad á donde fuéreis
La civilización que pudiereis”.

He dicho

Proaño, Daniel E., *Discursos de Daniel E. Proaño en la inauguración de las Escuelas Normales de Maestros de enseñanza primaria y la nocturna de adultos*, Quito, Tip. de la Escuela de Artes y Oficios, 1901, p. 19-23 (en ligne).

Doc. 13 : N. Martínez,

La condición actual de la raza indígena en la provincia de Tungurahua, 1916
(Extrait 1)

Después de presentar a los indios “comuneros” o “comunarios” – es decir, que viven en las llamadas comunidades, “territorios bajo el dominio exclusivo de los indios” (p. 5) – el autor presenta a los “indios libres”.

INDIOS LIBRES

Bajo este nombre podemos clasificar a todos los individuos de la raza indígena, que no pertenezcan a ninguna comunidad, y que tampoco son conciertos, ya vivan en las ciudades y pueblos, como en los campos. Su número es considerable y puede calcularse que una tercera parte de la población de la Provincia está compuesta por ellos.

(...)

Aquí, entre nosotros, existe la creencia, y está muy extendida, de que blanco, en el sentido de las razas, es sinónimo de noble, y de allí viene que todo el mundo quiere tener, siquiera en apariencia, algo de esa preciosa sangre que ennoblece al individuo; y por eso también los indios puros, aun cuando tengan el color cobrizo propio de su raza, se disfrazan de blancos, ya que han comprendido que la distinción no está sino en el vestido. Así, pues, un indio, al civilizarse, se apresura a dejar sus antiguas prendas de vestir, y adopta, en seguida, las que le convierten siquiera en mestizos; y en efecto, queda entonces libre de la terrible carga de ser indio, ya no será obligado a trabajos forzados, ya no será vejado por cualquier quídam que se llame blanco, y, sobre todo, nadie le llamará ya indio, el peor insulto que puede dirigirse a un mestizo.

¡Triste condición la de la raza indígena entre nosotros! Pues los que pertenecen a ella, cuando quieren ser algo y subir en la sociedad, tienen que renegar de su origen, ocultándolo cuidadosamente, para no ser reconocido como indio, pues en tal caso no será nada. A esto hemos venido a parar, después de tantos siglos de vejámenes, injusticias, desprecios y opresiones de todo género hacia esa raza infeliz, la que, mediante una educación racional y un trato siquiera honroso, hubiera llegado a ser, tal vez, igual a tantas otras, que, sin ser blancas, por ejemplo la japonesa, han llegado, sin embargo, a la cumbre de la civilización.

Pero, de la imitación del indio al blanco, nos ha resultado una verdadera calamidad, pues en la transformación ha perdido todas las virtudes de su raza, conservando todos sus vicios, y lejos de copiar de los blancos sus virtudes, no hace otra cosa que asimilar sus defectos. No crea por esto que yo sea enemigo de la civilización del indio, no, al contrario, nadie será tal vez más partidario de su mejoramiento; pero no con esa civilización ficticia que no consiste sino en el aspecto exterior; no con esa civilización, que lejos de hacer un hombre de provecho, le convierte en un ser moralmente deforme, no, repito, con esa civilización que hace del indio, un abogado o un cura ladrones, un tinterillo criminal, un artesano informal y borracho, y, en fin, un hombre dañino, para la sociedad en la cual vive. Yo desearía para el indio una civilización, que no le haga perder sus inmejorables virtudes, pero sí, todos sus vicios y defectos; una civilización que logre que el indio no se avergüence de su raza y sepa con su conducta y su modo de ser, enaltecerla; y, en fin, una civilización que haga de nuestros parias, verdaderos

ciudadanos, exentos de vicios y que sean útiles a la sociedad. Una educación adecuada, tanto a ellos, como a los que se dicen blancos, no daría indudablemente este resultado, pues los indios lejos del influjo de aquellos, son capaces de adquirir una educación suficiente para convertirlos en verdaderos ciudadanos.

Así, pues, a los indios se les debe dar una instrucción, que les haga comprender que no tienen por qué avergonzarse de pertenecer a su raza, y que lleguen a saber que, sin renegar de ella, pueden ser hombres útiles, capaces de aspirar a los más altos destinos a que está llamada la humanidad. Actualmente, en nuestras escuelas, esa educación es imposible, porque desde el momento en que entra un indio puro a una de ellas, si no ha cambiado de indumentaria, es el blanco de las burlas y del desprecio de sus compañeros y aun del maestro, que, por lo regular, en las escuelas rurales sobre todo, es un tipo ignorante y pretencioso. ¿Qué tiene que hacer entonces el infeliz **longo**, sino tratar que se ignore su origen? ¿No tiene razón de hacer lo posible para parecerse e imitar a sus compañeros blancos? ¿No será tal vez ésta una de las causas del rencor y odio que guarda el indio hacia el blanco?

Este asunto, el de tratar de que se funden escuelas especiales para los indios, es de lo más importante e inaplazable, y ya le deben tener en cuenta nuestros legisladores y preocuparse de él. Se me dirá, acaso, que sería un motivo para la división más profunda entre las dos razas; que ya desaparecería entonces la igualdad republicana, y que se establecerían privilegios. A esto se puede contestar que la división existe de hecho, y que se profundizará más y más cada día, a medida que el blanco siga despreciando al indio; que la igualdad republicana no existe desde el momento que tanto los blancos, como los indios, tienen privilegios, legales o no, etc. En esto creo que para eso son los legisladores, y ellos son los que deben buscar la manera de mejorar la condición del indio, con escuelas o sin ellas, ya que no hago otra cosa, repito, que señalar las faltas y defectos que encuentro en nuestra organización social, en lo que se relacione con los indios.

N. Martínez, *La condición actual de la raza indígena en la provincia de Tungurahua*, Ambato, Instituto L.A. Martínez, 1916, p. 16-21.

Doc. 14 : N. Martínez,***La condición actual de la raza indígena en la provincia de Tungurahua, 1916*
(Extrait 2)**

Así mismo, es una verdadera calamidad para los indios, cuando una hacienda es arrendada, pues el arrendatario, que no piensa sino en su negocio, y en sacar el máximo de provecho del predio arrendado, poco le importa perjudicar a los indios, y les roba de todas maneras, y si el infeliz se queja, pues palo sobre él, que, al fin, no es sino un indio.

Tan arraigada está entre nosotros la idea de que al indio hay que tratarle a palos, que ni las personas que han viajado se ven libres de ella. No hace mucho presencié el hecho siguiente: un joven recientemente llegado del exterior, maltrató a unos infelices indios, que no podían casi caminar con el peso enorme de un **guando**, e iban medio aplastados con el inmenso bulto; hubo un momento que algunos cayeron de bruces, y el joven que dizque venía de los lugares más civilizados del mundo, se indignó tanto de la caída, que hizo que se levanten con el látigo, y profiriendo las palabras consabidas de “**verdugos**, ladrones” y más barbaridades propias de un soldado. Este joven tiene fama de ser católico y de educación exquisita.

Pero sería cuento de nunca acabar, si me propusiera relatar las infamias que se cometen con los indios, y para concluir este ligero esbozo del estado actual de la raza indígena, me permito hacer algunas indicaciones, pidiendo a nuestros legisladores se fijen en ellas, para que quizás se pueda mejorar, en algo, la suerte de los infelices indios:

Primera. – Propender de todas maneras a impedir la embriaguez, aumentando, si es posible, el precio del aguardiente, ya que es imposible suprimirlo del todo. Inútil me parece insistir en el daño que hace a los indios el alcohol; pues si bien seguirán bebiendo chicha, este es un licor sano y nutritivo, que aun cuando los embriaga, no les embrutece.

Segunda. – Prohibición absoluta y definitiva de las fiestas religiosas, tales como se acostumbran entre los indios. Tampoco insisto en esta parte, pues ya he dicho lo suficiente, en los otros capítulos; pero sí añadiré, que a esto se debe propender, principalmente, porque las fiestas son la causa para las borracheras, y para mil desmanes en los indios, a más de los abusos que cometen con ellos los curas. No creo muy difícil esta prohibición, castigando con fuertes multas a los curas y especialmente a las autoridades civiles que permitan celebrar tales fiestas.

Tercera. – Ver la manera justa de concluir con las comunidades de indios, pues, aun cuando sea repetir, no se puede ya comprender, que existan tribus salvajes, en medio de territorios civilizados.

Cuarta. – Fundar sociedades o ligas protectoras de la raza indígena, para librarla de las persecuciones e injusticias de las autoridades civiles y militares, de los curas, de los abogados, de los tinterillos y de los malos patrones, y, que, a su vez, vigile también la suerte de los conciertos.

Aquí concluyo mi trabajo, y deseo que sirva para hacer conocer, en algo, la condición de los indios, ya que es lo único que me he propuesto, en vista de las infamias que se cometen. Es muy seguro, que a muchas personas les disguste la lectura de este folleto, y que los curas y católicos me llamen hereje y masón, pero ¿qué voy a hacer?, me propuse decir la verdad, y la verdad he dicho, pese a quién pesare. Pero si creo probable que este escrito no disgustará a los hombres de buen criterio y que conocen a nuestros indios, y me basta con la aprobación de ellos.

La Liria (Ambato), Enero de 1916.

N. Martínez, *La condición actual de la raza indígena en la provincia de Tungurahua*, Ambato, Instituto L.A. Martínez, 1916, p. 48-50.

Doc. 15 : Pío Jaramillo Alvarado,
El Indio ecuatoriano. Contribución al estudio de la sociología indoamericana, 1922
(Extrait 1)

Cap. XIX

Del campesino propietario y un proyecto de “Ley de Indios”

Hay una faz en este estudio del indio y el concertaje que no debe quedar en la sombra: la dulce tranquilidad del campesino propietario.

Se ha sostenido por los esclavistas que el indio es refractario a todo progreso, que opone resistencia a todas las reformas, que ama y está bien avenido con su situación de paria. Todo esto ha inventado el interés de los latifundistas.

Tanto la Junta Protectora de la Raza Indígena, como cuantos se han ocupado del mejoramiento de éstos han señalado la urgencia de la instrucción elemental para situarlos e iniciarlos en el camino de la civilización. No participo de esta idea. Pienso que para rehabilitar al indio lo primero que urge es asegurar y garantizar su situación económica, y esto sólo se conseguirá devolviéndole sus tierras y dándole el salario justo a que tiene derecho. Al que conviene educar y aún instruir es al patrón. Si el indio es dueño de un pedazo de tierra, si no le roban el salario, si el cura, el comisario y el amo no le obligan al priestazgo, al servicio gratuito y al concertaje, el indio siente renacer su personalidad, levanta la cabeza y habla y se defiende como hombre y gusta de las comodidades de los llamados blancos, y manda a sus hijos a la escuela y les busca las oportunidades de mejorar su condición social.

Es preciso haber conocido muy de cerca al indio propietario para darse cuenta de la transformación que opera en su espíritu el sentimiento de la independencia económica. No se insolenta ni rehúsa la ayuda de su trabajo como asalariado, sino que busca con avidez ocupación para las épocas en que sus pequeños quehaceres agrícolas le permiten *ganar* en las haciendas. En la provincia de Loja está muy dividida la propiedad, grandes agrupaciones de indios viven en territorios propios, demarcados, o en comunidades, y causa placer la visita a las *estancias* o pequeñas propiedades de éstos.

El pequeño propietario indígena cuida de su terreno con amor, la casita rústica en la que ostenta la troje de mieses, eleva al cielo el humo de un hogar sin miserias, como el incienso, como la plegaria de amor, y en el paisaje que sirve de marco a la estancia del indio, las vacadas dan vida a la monotonía campesina, y la gloria de la volatería anima la vida con sus rumores que prometen salud.

El indio es aseado, la familia colabora en la labor agrícola con alegría, cantando a la esperanza que apunta sus promesas en la flor del maizal que esparcirá el polen de la abundancia, y el oro de la espiga que promete un pan sin amarguras. (...)

(...)

El *chagra* como dicen en el Norte, o el *chazo*, en el decir lojano, es el producto del mestizaje, que ha dado el mayor porcentaje de campesinos que ha obtenido en la sierra un grado de civilización. Dentro del traje común se acentúan ciertas modalidades regionales. El espíritu y la forma del tipo de raza india se mantienen en ocasiones intacto, o ya el bronce antiguo ha perdido su color y el cruzamiento aclara la piel pero no

desdibuja la recia contextura aborígen. El chagra enriquecido está en el camino de la vinculación con nuestra aristocracia lugareña, que algún día habrá de aquilatar el tipo de una nueva nobleza autóctona.

No sólo el cruzamiento ha permitido la rehabilitación social del indio, sino que el acuartelamiento militar suministra un porcentaje apreciable de indios que vuelven a los campos despojados de su indumentaria típica, transformados en el chagra campesino, pues también los hay ciudadanos. El sistema boliviano de pasar por el tamiz de los cuarteles convertidos en centro elemental de cultura militar, cívico y escolar, daría en el Ecuador mediante la Ley de Reemplazos, el efecto de una reforma política fundamental en lo que toca al indio. Desconfío de la eficacia de las escuelas rurales; a ellas no irán jamás los hijos de los indios pobres.

Ya lo declaró el señor doctor Tobar y Borgoño, con la autoridad que le presta sus ejecutorias de hombre político de gran figuración en el país, y sus condiciones de propietario de haciendas, que al indio jornalero en su vida de peón libre, sin contrato de concierto, y justamente pagado de su salario, además de la benevolencia en el trato, se convierte en un gran factor de la producción agrícola, inteligente y honrado. (...)

(...)

Con estos brochazos de la psicología indígena no he intentado estereotipar un estado de alma, sino ponderar la influencia del sentimiento de la propiedad y la libertad en el espíritu del indio, calumniado de refractario al progreso. Concédasele unos retazos de tierras, cultívese su espíritu y su inteligencia en los cuarteles militares, garantícesele un salario justo, respétese en fin, su personalidad humana, y el indio que hoy es un peso muerto, de enorme resistencia pasiva en el engranaje de la administración, se convertirá en un colaborador activo y de gran importancia en el desarrollo agrícola, base y fundamento de la riqueza nacional, de la que carece el Ecuador, y por lo que no puede desarrollar sus proyectos de engrandecimiento y prosperidad.

Para esto es preciso que la legislación que se refiere a los indios no constituya preceptos sin conexión, esparcidos en diferentes leyes, sino que forme un todo homogéneo, especial en esta materia, y la abolición misma del concertaje es preciso incorporarle ya en esta "Ley de Indios", categóricamente, sin el embozamiento que fue indispensable para la aprobación, en la que se interesó preferentemente al blanco para que no vaya a la cárcel por las deudas, y el indio en la discusión de 1917 sólo constituyó el capítulo sentimental de la reforma.

Jaramillo Alvarado Pío, *El Indio ecuatoriano. Contribución al estudio de la sociología indoamericana*, 1922, cap. XIX, p. 177-190.

Doc. 16 : Pío Jaramillo Alvarado,***El Indio ecuatoriano. Contribución al estudio de la sociología indoamericana, 1922*
(Extrait 2)****Cap. XXII**

Los gobiernos condenaron al indio a la ignorancia, a la esclavitud y a los vicios que de estos males se derivan, y el indio le ha devuelto a la administración pública el contagio de su indolencia, de su servilismo y se ha convertido en un enorme peso inerte de resistencia pasiva que entorpece toda la vida nacional. Los casiques han explotado al indio gratuitamente en la labor agrícola, le han robado, le han estropeado en la dignidad, le han deshonrado y empobrecido; más, el indio ha enervado sus energías, ha condenado a la agricultura a la rutina, ha matado la posibilidad de la exportación y condenado a la miseria al patrón y al gobierno, ha cobrado su salario depreciado en el concertaje, en la troje que saquea, en el animal que mutila, en los negocios que deja de hacer el hacendado por la colaboración nula de un ser humillado, sin estímulos, sin ambiciones, que tiene para la vida su desprecio y para el amo su odio, ese odio que traduce en la peor de las represalias: no hacer; convertirse en resistencia, debiendo ser actividad.

Pero el patrón ha creído resarcirse de todo acaparando las tierras, formando haciendas, de las cuales sólo cultiva una pequeña parte y deja lo demás abandonado, mientras que el indio perece de hambre en los *huasipungos*, los pequeños lotes de tierra inculta en que ha construido una choza rústica, sin higiene, sin calor, sin pan.

Y como no ha reparado el patrón en la grave circunstancia de que la tierra no es fértil, de que la estepa andina es inclemente, de que la agricultura es pobre, y que los gastos del trabajo, sin embargo del salario miserable del indio, mata todo el negocio, no tiene sino una sola ambición, aumentar tierras a las tierras estériles. Y con esta operación no se ha obtenido sino un nuevo mal: el latifundismo.

(...)

En lo que toca al Ecuador, la cuestión agraria tiene que resolver el arduo problema de fertilizar la meseta andina, inadecuada para un gran florecimiento agrícola. Y para mejor afrontar tan formidable imperativo la división de los latifundios es incuestionable. El Estado debe y está obligado a iniciar la reforma con los bienes nacionalizados, con las tierras municipales, con las de las comunidades de indios y las baldías aprovechables en los parajes andinos. Las montañas del occidente y del oriente, como zonas agrícolas de una utilización inmediata, tienen que resolver el gran interrogante de su propia exuberancia tropical. De los dos millones de habitantes ecuatorianos, hay más de un millón de desposeídos de tierras. Un centenar de latifundistas en cada provincia tienen absorbida la parte fértil del terreno adecuado para la agricultura, y de esa parte fértil sólo cultiva unas pocas hectáreas. El porcentaje de tierras de cultivo abandonadas es considerable. Esta es la cuestión.

Y los desposeídos son los indios, singularmente, a los que se ha esclavizado y sumido en la abyección por todos los procedimientos inhumanos durante cuatro siglos. Por excepción, en algunas provincias mantienen en su poder los indígenas la propiedad de sus tierras, y entonces resalta con elocuencia el crimen, porque el indio libre se muestra un factor agrícola y social importantísimo. Es inteligente, laborioso, gran colaborador en

las haciendas que pagan el salario justo, se interesa por la instrucción, tiene ambiciones y se incorpora voluntariamente por el mestizaje a la obra de la cultura nacional. (...)

Para realizar la obra civilizadora que en el concierto americano le toca al Ecuador, tiene que resolver el problema del indio como la cuestión fundamental de su programa constructivo. “Ignorancia o despotismo arriba, esclavitud o miseria abajo: he aquí lo que perdió a la Grecia republicana y lo que puede perdernos a nosotros” dice el historiador uruguayo, señor Bauzá, al anotar la falta de equilibrio que existe en los países suramericanos entre la aristocracia criolla y los parias de la agricultura, los indios, y también la clase desposeída de las pequeñas propiedades. Sólo una fuerte clase media, educada, propietaria, industrial y libre, daría solidez a la arquitectura social de nuestras democracias.

Y este problema del indio ha de resolverse perentoriamente; la cultura humana así lo exige.

Jaramillo Alvarado Pío, *El Indio ecuatoriano. Contribución al estudio de la sociología indoamericana*, 1922, cap. XXII (último), p. 222-227.

Doc. 17 : Mariano Felipe Paz Soldán,
Examen de las penitenciarías de los Estados Unidos, 1853

En el Perú hay tres castas principales; blancos, indios y negros, además de las que resultan de su mezcla.

El blanco es humano y por lo mismo indulgente, sociable por excelencia, de inclinaciones morales, amante del progreso, pundonoroso y vano a las veces: es fácil decidirle por un partido quizás malo, solo porque se complace en ceder y llega a tal punto su benevolencia que para ejercerla y no aparecer terco, se dejará tal vez arrastrar por el mal camino, siempre que se le haya herido el amor propio. Todo lo que ataque la honra, le exaspera y si llega a despecharse es hombre perdido para la sociedad: entonces nada le importa que se le considere malvado y capaz de todo delito, pues solo trata ensañado de vengarse de la sociedad que le puso en caso tan desesperado. Por el contrario, si se le castiga sin vejamen, conservándole la propia dignidad y tratándole con dulzura y paciencia, se mantiene ileso entre la corrupción de los demás reos, se les hace superior, es respetado por ellos y los domina por medio de su porte y conducta. La soledad no mejora su condición, pero tampoco la empeora: trabaja con gusto, tanto por distraer el ocio como por la utilidad que de hacerlo deriva.

El indio es indolente por complexión; nada le mueve a mejorar su condición física y no alcanza que pueda ser distinta su moral: le es indiferente la ignorancia; porque no comprende las ventajas del saber. La flojera es la causa principal de su abandono; la ociosidad su mayor dicha, su estado normal, del que no sale sino para hacer aquello muy absolutamente indispensable a llenar sus necesidades, que está reducida a la animalidad y no más: le basta un pedazo de *jerga*¹ con que cubrir las carnes y la choza miserable donde vive con todos sus animales, que no cambiaría sin embargo por el más opulento palacio si para adquirirlo tiene que trabajar: es frugal cuando provee a su mantención, le sobra con un puñado de maíz y un poco de coca; pero si otro le mantiene, es voraz. Por consecuencia necesaria de la pereza, su desaseo es notable; pues jamás se lava la cara y mucho menos el cuerpo, siendo una novedad verle peinado; quizás se dejan crecer el pelo únicamente por no cortárselo a menudo; de que resulta que nunca le faltan insectos asquerosos en la cabeza. Su cama consiste en un poncho o manta en que vive envuelto; desconoce el colchón y las almohadas, mucho + el catre. Tiene bastante con el suelo junto al fogón donde cocina. Es fácil deducir de esta descripción física la moral del individuo. Es taciturno, reservado, desconfiadísimo y no se insubordinará nunca. La soledad le encanta y deleita; se considera feliz en desierto cuidando su rebaño.

El negro a pesar de sus instintos de crueldad, se inclina a figurar y aprende fácilmente: bien tratado es agradecido y después de conocer los goces de la vida, se afana por conseguirlos. Su cualidad distintiva es la locuacidad, de donde se infiere que el castigo más duro para él será el silencio.

Paz Soldán Mariano Felipe, *Examen de las penitenciarías de los Estados Unidos*, Imp. de S. W. Benedict, N. York, 1853, p. 109-110.

¹ Género tosco de lana que tejen los indios.

**Doc. 18 : Enrique León García,
*Las razas en Lima. Estudio demográfico, 1909***

Las madres blancas son mejor educadas y morales que todas las otras madres en Lima; pero la educación no está igualmente difundida en todas ellas; por otra parte, esa educación es anticuada y llena de prejuicios. Las señoras de Lima han aprendido la crianza de sus madres y de sus abuelas; la enseñanza es, se puede decir, tradicional. Así resultan en todo su vigor las reglas de puericultura que rigieron hace un siglo. Las consecuencias de tal atraso las señala ahora la estadística: la clase elegida por su educación y por sus virtudes, la que cuenta con dinero y buen alojamiento, pierde menos niños que las otras clases, pero los pierde todavía en una proporción superior a la consentida por las reglas bien aplicadas de la higiene.

[...] La india es hereditariamente una madre cruel; cría como la criaron y trata a sus hijos como la trata a ella misma su marido; a golpes. El indio sufre los más duros castigos casi desde que nace. Primero, de su propia madre; después de todos los que le rodean. El indio, que nace encadenado, que vive y que muere encadenado es, necesariamente fatalista o indiferente. “Así es – dice a todo – y así será.” Cuando muere uno de sus hijos, le arma un altarcito y hace una fiesta, con alcohol, que no se le ocurrió celebrar el día del nacimiento; no le importa tener un hijo más; pero le baila, borracho, al hijo muerto. Parece que en el fondo de su alma experimentara cierta complacencia – de la que él mismo no se da cuenta – al ver cómo desaparece prematuramente su raza de esta tierra de opresión para los suyos.

Así se comprende bien que los niños indios puedan alcanzar difícilmente la edad adulta.

Por estas condiciones sociales, por este estado de penuria económica, por estas infracciones de la higiene, la alimentación artificial, el destete prematuro, el alojamiento perverso, etc. mueren los niños de color en una proporción cuantiosamente superior a los niños blancos. Pero hay que agregar todavía a estos poderosos motivos de mayor letalidad, el abandono del recién nacido por el interés pecunario. Es sabido que las madres de color quitan el pecho a sus hijos para venderlo a los hijos de los blancos, entregándolos a una mujer desconocida por una retribución miserable, o destetándolos prematuramente o sometiénolos al yugo del “biberón infanticida”.

García Enrique León, *Las razas en Lima. Estudio demográfico*, Lima, Universidad de San Marcos, 1909, <https://library.si.edu/digital-library/book/lasrazasenlimaes00leng>

Doc. 19 : Clemente Palma,
El porvenir de las razas en el Perú, 1897 (Extrait 1)

Los cruzamientos de las razas para que sean eficaces y fecundos en resultados que favorezcan la mejora intelectual, moral y física de un pueblo, están sujetos a conocidísimas leyes biológicas y fisiológicas para que me ocupe aquí de ellos. Basta decir que, a semejanza de lo que sucede con los animales, es necesario, para mejorar una raza, fusionarla con una raza superior, en condiciones tales que ésta no pueda ser absorbida por aquella; que no haya un antagonismo profundo entre ellas, porque entonces no resulta de la combinación sino el hibridismo, un hibridismo que traduce los defectos de ambos componentes; que la irrupción de la raza superior bien sea paulatina bien sea violenta, se haga en el momento histórico más conveniente; que la injerencia de la sangre sana sea continua; que siga operando sobre las primeras generaciones de mestizos y que el medio donde se desarrollan sea constante.

En el Perú, las principales razas que han constituido el alma del pueblo, han sido y son: 1° la india, raza inferior, sorprendida en los albores de la vida intelectual por la conquista; raza que representaba probablemente la ancianidad de las razas orientales que era, por decirlo así el desecho de civilizaciones antiquísimas, que pugnaban por reflorcer nuevamente en un *ricorsi* lento y sin energía, propio de una decrepitud conducida inconscientemente en las venas; 2° la raza española, raza nerviosa, que vino precisamente en una época de crisis, de sobreexcitación en su sangre, de actividad desmesurada, y que por lo tanto tenía que obrar más tarde con las energías gastadas, con el cansancio nervioso y la debilidad moral que sucede a los periodos de mayor gasto; raza superior, relativamente a la raza indígena, pero raza de efervescencia y decaimientos, raza idealista y poco práctica, raza turbulenta y agitada, raza más artística que intelectual, de carácter vehemente pero no de carácter enérgico, voluble e inestable; 3° la raza negra, raza inferior, importada para los trabajos de la costa desde las selvas feraces del África, incapaz de asimilarse a la vida civilizada, trayendo tan cercanos los atavismos de la tribu y la vida salvaje; 4° la raza china, raza inferior y gastadísima, importada para la agricultura, cuando la República abolió la trata de negros, raza viciosa en su vida mental, completamente abotagada por la vida nerviosa por acción del opio, raza sin juventud, sin entusiasmos, de un intelectualismo pueril a causa de su misma decrepitud; y en la que el carácter de raza por el régimen despótico se ha hecho servil y cobarde y 5° las razas mestizas que han provenido del cruzamiento de las tres primeras razas, que si bien representan desde el punto de vista intelectual una superioridad sobre el indio y el negro, son insuficientemente dotadas del carácter y del espíritu homogéneo que necesitan los pueblos para formar una civilización progresiva: les falta esa fuerza de unidad que es necesaria para constituir el alma de una nacionalidad.

Palma Clemente, *El porvenir de las razas en el Perú*, Lima, Imp. Torres Aguirre, 1897, https://cybertesis.unmsm.edu.pe/bitstream/handle/20.500.12672/338/Palma_cl.pdf?sequence=1&isAllowed=y

Doc. 20 : Clemente Palma,
El porvenir de las razas en el Perú, 1897 (Extrait 2)

Raza india

El indio es, en el Perú, el elemento étnico constitutivo de la entidad nacional, es la materia prima de nuestra organización social. De los dos millones y medio o tres que forman el total de la población peruana, tan solo una tercera parte es de mestizos o de descendientes directos de españoles, y aún por las venas de este tercio corre abundante la sangre indígena. Siendo el elemento más numeroso, es muy natural que la acción de esta raza en el espíritu nacional sea poderosa, puesto que ella es la que expone la nota de carácter. Físicamente, el indio es débil: parece que cargara sobre sus hombros el peso de un ideal malogrado y que el recuerdo de un pasado esplendor hubiese paralizado su desarrollo físico, sumiendo todas sus carnes en el estupor cataléptico que le enerva. Uno de los signos característicos de la debilidad es la precocidad de la vida sexual, así como su retardo es signo de vigor. En las razas fuertes del norte de Europa empíezase a la vida sexual en una época en la que en América se siente los primeros espesamientos del hastío. El indio, a los doce o catorce años, es todo un hombre; la india, desde antes de esa edad, es una mujercita que se siente capaz de ser madre. Es curioso observar que esta precocidad, que es como un robo de tiempo a la niñez y a la juventud y como un llamamiento desesperado a la vejez, propio de razas que sienten el peso de una ancianidad que les oprime los riñones, se encuentra en casi todas las razas degeneradas bien por el vicio, bien por la decrepitud: así entre los chinos se observa igual cosa, y se observa en plena vida civilizada y brillante como es la de París². Sin embargo de ser el indio raquíptico, tiene una asombrosa resistencia para el trabajo, como la tiene el chino, cuyo raquitismo no se pone en duda.

[...] El indio no tiene aspiraciones; todas ellas se reducen a vivir tranquilo en su comunidad, poseyendo unas cuantas varas de tierra para sembrar papa y coca con qué alimentarse y alimentar a sus mujeres e hijos, una botella de ron con que embriagarse, y nada más; no necesita más. De esta falta de aspiraciones se explica su poca iniciativa, su inactividad mental, que a lo más, en materia de lucubraciones cerebrales, puede llegar a la astucia. El indio, como el chino, es refractario al contacto con los hombres que no son de su raza, como si sintieran agitarse en el fondo de su sangre la conciencia de su inferioridad étnica y se sintiera humillado; ante los otros hombres está como ante un enemigo; concentra las pocas fuerzas mentales que posee para disimular el odio sordo que le tortura y, mientras se humilla, mientras simula el cariño, mientras se arrastra miserablemente, va acumulando en su alma todos los rencores atávicos que le devoran para buscar esta salida: huir o destruir.

Palma Clemente, *El porvenir de las razas en el Perú*, Lima, Imp. Torres Aguirre, 1897, https://cybertesis.unmsm.edu.pe/bitstream/handle/20.500.12672/338/Palma_cl.pdf?sequence=1&isAllowed=y

² Mantergazza, *L'amour dans l'humanité*.

Doc. 21 : Manuel González Prada,**« Nuestros indios », *Horas de lucha*, 1924 [rajout à l'édition de 1908] (Extrait 1)**

Los Virreyes del Perú no cesaron de condenar los atropellos ni ahorraron diligencias para lograr "la conservación, buen tratamiento y alivio de los indios"; los Reyes de España, cediendo a "la conmiseración de sus nobles y católicas almas" concibieron medidas humanitarias o secundaron las iniciadas por los Virreyes. Sobraron los buenos propósitos en las Reales Cédulas. Ignoramos si las Leyes de Indias forman una pirámide tan elevada como el Chimborazo; pero sabemos que el mal continuaba lo mismo, aunque algunas veces hubo castigos ejemplares. Y no podía suceder de otro modo: oficialmente se ordenaba la explotación del vencido y se pedía humanidad y justicia a los ejecutores de la explotación; se pretendía que humanamente se cometiera iniquidades o equitativamente se consumaran injusticias. Para extirpar los abusos habría sido necesario abolir los repartimientos y las mitas, en dos palabras, cambiar todo el régimen colonial. Sin las faenas del indio americano, se habrían vaciado las arcas del tesoro español. Los caudales enviados de las colonias a la Metrópoli no eran más que sangre y lágrimas; convertidas en oro.

La República sigue las tradiciones del Virreinato. Los presidentes en sus mensajes abogan por la redención de los oprimidos y se llaman "protectores de la raza indígena"; los congresos elaboran leyes que dejaban atrás a la "Declaración de los derechos del hombre"; los ministros de Gobierno expiden decretos, pasan notas a los prefectos y nombran delegaciones investigadoras, todo "con el noble propósito de asegurar las garantías de la clase desheredada"; pero mensajes, leyes, decretos, notas y delegaciones se reducen a jeremiadas hipócritas, a palabras sin eco, a expedientes manoseados. Las autoridades que desde Lima imparten órdenes conminatorias a los departamentos, saben que no serán obedecidas; los prefectos que reciben las conminaciones de la Capital saben también que ningún mal les resulta de no cumplirlas. Lo que el año 1648 decía en su "Memoria" el Marqués de Mancera debe repetirse hoy, leyendo "gobernadores y hacendados" en lugar de corregidores y caciques: "Tienen por enemigos estos pobres Indios la codicia de sus Corregidores, de sus Curas y de sus Caciques, todos atentos a enriquecer de su sudor; era menester el celo y autoridad de un Virrey para cada uno; en fe de la distancia se trampea la obediencia, y ni hay fuerza ni perseverancia para proponer por segunda vez la queixa." ("Memorias de los Virreyes del Perú, Marqués de Mancera y Conde de Salvatierra", publicadas por José Toribio Polo. Lima, 1889). El "trampear la obediencia" vale mucho en boca de un virrey; pero vale más la declaración escapada a los defensores de los indígenas de Chucuito (La Raza indígena del Perú en los albores del siglo XX, página VI, segundo folleto. Lima, 1903).

No faltan indiófilos que en sus iniciativas individuales o colectivas proceden como los Gobiernos en su acción oficial. Las agrupaciones formadas para libertar a la raza irredenta no han pasado de contrabandos políticos abrigados con bandera filantrópica.

González Prada Manuel, « Nuestros indios », *Horas de lucha*, 1924 [rajout à l'édition de 1908]. <https://biblioteca.org.ar/libros/150.pdf>

Doc. 22 : Manuel González Prada,
« Nuestros indios », *Horas de lucha*, 1924 [rajout à l'édition de 1908] (Extrait 2)

Bajo la República ¿sufrir menos el indio que bajo la dominación española? Si no existen corregimientos ni encomiendas, quedan los trabajos forzados y el reclutamiento. Lo que le hacemos sufrir basta para descargar sobre nosotros la execración de las personas humanas. Le conservamos en la ignorancia y la servidumbre, le envilecemos en el cuartel, le embrutecemos con el alcohol, le lanzamos a destrozarse en las guerras civiles y de tiempo en tiempo organizamos cacerías y matanzas como las de Amantani, Ilave y Huanta (Una persona verídica y bien informada nos proporciona los siguientes datos: "Masacre de Amantani.—Apenas inaugurada la primera dictadura de Piérola, los indios de Amantani, isla del Titicaca, lincharon a un gamonal que había cometido la imprudencia de obligarles a hacer ejercicios militares. La respuesta fue el envío de Puno de dos buques armados en guerra, que bombardearon ferozmente la isla, de las 6 de la mañana a las 6 de la tarde. La matanza fue horrible, sin que hasta ahora se sepa el número de indios que ese día perecieron, sin distinción de edad ni sexo. Sólo se ven esqueletos que aún blanquean metidos de medio cuerpo en las grietas de los peñascos, en actitud de refugiarse." Ilave y Huanta se consumaron en la segunda administración de Piérola).

No se escribe pero se observa el axioma de que el indio no tiene derechos sino obligaciones. Tratándose de él, la queja personal se toma por insubordinación, el reclamo colectivo por conato de sublevación. Los realistas españoles mataban al indio cuando pretendían sacudir el yugo de los conquistadores, nosotros los republicanos nacionales le exterminamos cuando protesta de las contribuciones onerosas, o se cansa de soportar en silencio las iniquidades de algún sátrapa.

Nuestra forma de gobierno se reduce a una gran mentira, porque no merece llamarse república democrática un estado en que dos o tres millones de individuos viven fuera de la ley. Si en la costa se divisa un vislumbre de garantías bajo un remedo de república, en el interior se palpa la violación de todo derecho bajo un verdadero régimen feudal. Ahí no rigen Códigos ni imperan tribunales de justicia, porque hacendados y "gamonales" dirimen toda cuestión arrogándose los papeles de jueces y ejecutores de las sentencias. Las autoridades políticas, lejos de apoyar a débiles y pobres, ayudan casi siempre a ricos y fuertes. Hay regiones donde jueces de paz y gobernadores pertenecen a la servidumbre de la hacienda. ¿Qué gobernador, qué subprefecto ni qué prefecto osaría colocarse frente a frente de un hacendado?

González Prada Manuel, « Nuestros indios », *Horas de lucha*, 1924 [rajout à l'édition de 1908]. <https://biblioteca.org.ar/libros/150.pdf>

Doc. 23. José Carlos Mariátegui,
Siete ensayos de interpretación de la realidad peruana, 1928

El problema del indio

El nuevo examen del problema indígena, por esto, se preocupa mucho menos de los lineamientos de una legislación tutelar que de las consecuencias del régimen de propiedad agraria.

[...]

La derrota más antigua y evidente es, sin duda, la de los que reducen la protección de los indígenas a un asunto de ordinaria administración. Desde los tiempos de la legislación colonial española, las ordenanzas sabias y prolijas, elaboradas después de concienzudas encuestas, se revelan totalmente infructuosas. La fecundidad de la República, desde las jornadas de la Independencia, en decretos, leyes y providencias encaminadas a amparar a los indios contra la exacción y el abuso, no es de las menos considerables. El gamonal de hoy, como el "encomendero" de ayer, tiene sin embargo muy poco que temer de la teoría administrativa. Sabe que la práctica es distinta.

El carácter individualista de la legislación de la República ha favorecido, incuestionablemente, la absorción de la propiedad indígena por el latifundismo. La situación del indio, a este respecto, estaba contemplada con mayor realismo por la legislación española. Pero la reforma jurídica no tiene más valor práctico que la reforma administrativa, frente a un feudalismo intacto en su estructura económica. La apropiación de la mayor parte de la propiedad comunal e individual indígena está ya cumplida. La experiencia de todos los países que han salido de su huevo feudal, nos demuestra, por otra parte, que sin la disolución del feudo no ha podido funcionar, en ninguna parte, un derecho liberal.

La suposición de que el problema indígena es un problema étnico, se nutre del más envejecido repertorio de ideas imperialistas. El concepto de las razas inferiores sirvió al Occidente blanco para su obra de expansión y conquista. Esperar la emancipación indígena de un activo cruzamiento de la raza aborígen con inmigrantes blancos es una ingenuidad antisociológica, concebible sólo en la mente rudimentaria de un importador de carneros merinos. Los pueblos asiáticos, a los cuales no es inferior en un ápice el pueblo indio, han asimilado admirablemente la cultura occidental, en lo que tiene de más dinámico y creador, sin transfusiones de sangre europea. La degeneración del indio peruano es una barata invención de los leguleyos de la mesa feudal.

La tendencia a considerar el problema indígena como un problema moral, encarna una concepción liberal, humanitaria, ochocentista, iluminista, que en el orden político de Occidente anima y motiva las "ligas de los Derechos del Hombre". Las conferencias y sociedades antiesclavistas, que en Europa han denunciado más o menos infructuosamente los crímenes de los colonizadores, nacen de esta tendencia, que ha

confiado siempre con exceso en sus llamamientos al sentido moral de la civilización. González Prada no se encontraba exento de su esperanza cuando escribía que la "condición del indígena puede mejorar de dos maneras: o el corazón de los opresores se conduce al extremo de reconocer el derecho de los oprimidos, o el ánimo de los oprimidos adquiere la virilidad suficiente para escarmentar a los opresores"³. La Asociación Pro-Indígena (1909-1917) representó, ante todo, la misma esperanza, aunque su verdadera eficacia estuviera en los fines concretos e inmediatos de defensa del indio que le asignaron sus directores, orientación que debe mucho, seguramente, al idealismo práctico, característicamente sajón, de Dora Mayer⁴. El experimento está ampliamente cumplido, en el Perú y en el mundo. La prédica humanitaria no ha detenido ni embarazado en Europa el imperialismo ni ha bonificado sus métodos. La lucha contra el imperialismo, no confía ya sino en la solidaridad y en la fuerza de los movimientos de emancipación de las masas coloniales. Este concepto preside en la Europa contemporánea una acción antiimperialista, a la cual se adhieren espíritus liberales como Albert Einstein y Romain Rolland, y que por tanto no puede ser considerada de exclusivo carácter socialista.

Mariátegui José Carlos, *Siete ensayos de interpretación de la realidad peruana*, Lima, Biblioteca Amauta, 1928.

<https://www.marxists.org/espanol/mariateg/1928/7ensayos/02.htm#n2>

FIN

³ González Prada, *Horas de Lucha*, 2ª edición, "Nuestros indios".

⁴ Dora Mayer de Zulen resume así el carácter del experimento Pro-Indígena: "En fría concreción de datos prácticos, la Asociación Pro-Indígena significa para los historiadores lo que Mariátegui supone un experimento de rescate de la atrasada y esclavizada Raza Indígena por medio de un cuerpo protector extraño a ella, que gratuitamente y por vías legales ha procurado servirle como abogado en sus reclamos ante los Poderes del Estado". Pero, como aparece en el mismo interesante balance de la Pro-Indígena, Dora Mayer piensa que esta asociación trabajó, sobre todo, por la *formación de un sentido de responsabilidad*. "Dormida estaba -anota- a los cien años de la emancipación republicana del Perú, la conciencia de los gobernantes, la conciencia de los gamonales, la conciencia del clero, la conciencia del público ilustrado y semiilustrado, respecto a sus obligaciones para con la población que no sólo merecía un filantrópico rescate de vejámenes inhumanos, sino a la cual el patriotismo peruano debía un resarcimiento de honor nacional, porque la Raza Incaica había descendido a escarnio de propios y extraños". El mejor resultado de la Pro-Indígena resulta sin embargo, según el leal testimonio de Dora Mayer, su influencia en el despertar indígena. "Lo que era deseable que sucediera, estaba sucediendo; que los indígenas mismos, saliendo de la tutela de las clases ajenas concibieran los medios de su reivindicación".